



LE TESTAMENT D'UN GARÇON

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

MM. CH. DESNOYER ET EUG. NUS

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'ODÉON (SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS), LE 4 JANVIER 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GEORGES DE SALONF. MM. THIÉBAULT.
STEPHEN MULLER. EUG. FERRON.

ALICE. M^{lle} LAURENT.
MARIE, sa sœur cadette. ROSE-SOUL.

La scène se passe au premier acte, à Leipzig; aux deuxième et troisième, à Vienne.

ACTE PREMIER.

Une chambre servant d'atelier à Stéphen Muller. Un chevalet de peintre; fleurs accrochées au mur. La porte d'entrée au fond; une autre porte à gauche; à droite une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, seule, sortant de la chambre à gauche.

Pauvre sœur! elle ne se réveille pas... tant mieux! Elle s'est endormie si tard, et elle a été si agitée toute la nuit! Qu'est-elle donc? je n'y comprends rien... Hier encore, pendant toute la route, elle était triste, préoccupée; on eût dit qu'elle n'était pas contente de revenir ici, tandis que moi... (On frappe violemment à la porte du fond.) Ah! mon Dieu! qui peut frapper si fort? (Elle va ouvrir.)

SCÈNE II.

MARIE, GEORGES.

GEORGES entrant en riant.

Pardieu, mon camarade, il faut que tu sois plus sourd... (Apercevant Marie.) Ah! veuillez m'excuser, mademoiselle, je croyais trouver ici mon ami Stéphen.

MARIE.
Il est sorti, monsieur.

Déjà!

GEORGES.

MARIE.

Mais il ne tardera pas à rentrer... je l'attends.

GEORGES.

Ah! je vais l'attendre, si vous le permettez... (A part.) Elle est gentille, cette petite.

MARIE, à part.

Il a l'air un peu effronté ce monsieur-là... comme il me regarde!

GEORGES.

C'est à la sœur de mon ami Stéphen, sans doute, que j'ai le plaisir...

MARIE.

Sa sœur, oui, monsieur... (A part.) Au fait, n'est-ce pas ainsi qu'il nous appelle?

GEORGES.

Enchanté, mademoiselle, de faire votre connaissance!... Je suis un ancien compagnon d'études de votre frère, et le plus dévoué de ses amis.

MARIE, le saluant.

Monsieur!...

GEORGES, remuant à gauche.

Et vous dites qu'il rentrera bientôt, ce cher artiste?

MARIE.
Oh ! je vous en pris, monsieur, s'il vous était égal de porter plus bas... ma sœur est là un peu souffrante, elle repose.

GEORGES.
Votre sœur... il en a deux ?

MARIE.
Oui, monsieur, oui, nous sommes deux !

GEORGES.
Ah ! vous êtes la cadette, sans doute ?

MARIE.
Oui, monsieur. (A part.) Que lui importe ?

GEORGES.
Et... votre aînée, est-elle aussi jolie que vous ?

MARIE.
Oh ! beaucoup mieux que moi ! (A part.) Mais est-il curieux ! Je vous demande un peu ce que ça lui fait ?... (Elle lui offre une chaise ; il la remercie du geste, et continue de la regarder en souriant.)

GEORGES, à part.
Voyez-vous le surnois, qui a deux sœurs ravissantes, si j'en juge... et qui ne m'en a jamais parlé...

MARIE, à part.
Il me regarde encore... il me fait peur !

GEORGES, à part.
Au fait, il me connaissait, il a pu coudre... Allons donc, à quoi vas-tu penser ! les sœurs d'un ami, c'est sacré !

MARIE.
Vous dites, monsieur ?

GEORGES.
Pardou, mademoiselle... vous devez me trouver bien indiscret. C'est vrai... j'entre ici comme un fou, et je fais un bruit capable de réveiller un bourgeois le plus profond... son audience... mais je suis bachelier à trouver seul mon ami Stéphane, et j'ignorais l'arrivée de ses sœurs, dont je ne soupçonnais pas même l'existence.

MARIE.
Ah !. Stéphane ne vous avait pas dit...

GEORGES.
Jamais ! et c'est mal de sa part... moi, son professeur !

MARIE.
Son professeur ?

GEORGES.
Sans doute, ces fleurs... (Il montre des fleurs accrochées à la muraille.)

MARIE.
Ciel ! des leçons !...

GEORGES.
Des leçons d'armes !... et lui, il me donne des leçons de morale... un petit échange que nous faisons ensemble...

MARIE, avec effort.
Des leçons d'armes !

GEORGES.
Oui, Mademoiselle... L'éducation de votre frère avait été singulièrement négligée depuis sa sortie de l'Université... Quand je l'ai retrouvé, il y a trois mois, le pauvre garçon était tout à fait incapable de se produire en société. Il n'avait pas la moindre notion des usages du monde, des habitudes de la bonne compagnie ; mais je suis venu en aide à son inexpérience ; j'ai pris à tâche de le former, et je vous assure que, grâce à mes conseils, il commence à devenir très-présentable.

MARIE.
Comment, Monsieur... il faut savoir faire des armes pour être reçu dans le monde ?

GEORGES.
C'est indispensable... il est déshonorant de ne pas savoir se battre, surtout depuis qu'on ne se bat plus, de ne pas les sévères ordonnances des magistrats de notre bonne ville de Leipsack.

MARIE.
Ils ne veulent pas qu'on se batte... ils ont raison, Monsieur.

GEORGES.
Ils ont tort... la preuve, c'est qu'on leur désobéit.

MARIE.
En vérité...

GEORGES.
Le fruit défendu... c'est si bon !... même quand il est mauvais !

MARIE, ingénument.
Fait-il ?

GEORGES, à part.
Eh bien ! qu'est-ce que je dis donc là... devant une jeune fille... (Haut.) Rassurez-vous pour votre frère, mademoiselle... il va perdre son professeur.

MARIE, avec un peu de joie.
Ah ! vous partez ?

GEORGES.
Oui, mademoiselle, si cela peut vous être agréable... car, je

le vois bien, mes leçons d'armes vous font peur.

MARIE.
Je ne dis pas cela... mais...

GEORGES.
Mais vous le pensez... je pars demain avec ma femme.

MARIE.
Ah ! vous êtes marié ?

GEORGES.
Pas encore... mais il s'en faut de si peu... c'est ce que je viens rappeler à Stéphane, car il doit être des nôtres.

MARIE.
Comment ! c'est aujourd'hui ?

GEORGES.
Hélas ! oui, Mademoiselle... c'est décidé... ils l'ont voulu... Tous mes parents se sont coalisés contre moi pour me faire épouser trois quarts de million et la plus jolie femme de Leipsack... après vous, bien entendu, Mademoiselle... Aussi je me résigne... et vrai, j'adore ma future. Il faut bien faire quelque chose pour sa famille ! ce matin, on signe le contrat, et ce soir, le bal des fiançailles. Stéphane m'a promis d'y assister ; je viendrai le prendre, et, en attendant, je m'enfuis bien vite.

MARIE, à elle-même.
Enfin !...

GEORGES.
Je me marie... je ne peux pas rester en place... il faut que je surveille les préparatifs, que je rende visite à tous mes amis... et j'en ai tant !... c'est incroyable !... Un jour, j'avais besoin d'argent, je n'en ai pas trouvé un seul... Aujourd'hui, mari d'une jolie femme et millionnaire, j'en trouve à chaque pas... Sainte amitié !

MARIE.
Monsieur... plus bas... je vous en prie !

GEORGES.
C'est juste, Mademoiselle votre sœur... pardon, je... l'oubliais encore... Que voulez-vous ? quand on se marie, on n'a plus sa tête à soi... et moi, qui étais déjà un peu fou avant de songer au mariage !... Un seul mot encore. Veuillez, je vous en prie, Mademoiselle, annoncer pour ce soir ma visite à votre frère : Georges de Saldorf, son vieux camarade, son ami intime et son maître d'armes... (Georges sort après avoir salué profondément la jeune fille qui lui fait une révérence.)

SCÈNE III.

MARIE, seule.

Mon maître d'armes ! Mon frère !... il veut absolument que Stéphane soit mon frère... et il tient aussi beaucoup à ces maudites leçons d'escrime !... Voilà un ami qui me semble une très-mauvaise connaissance... Des fleurs !... Je vous demande un peu de quelle utilité cela peut être à un peintre ?... (Allant près d'un tableau placé sur un écheveau.) C'est que son talent a grandi pendant nos trois mois d'absence !... Oh ! oui, j'en suis sûre... il sera un jour un artiste célèbre, quoiqu'il ne veuille pas le croire, et qu'il se fâche contre moi, qu'il me gronde bien fort quand je me permets de le lui dire... il est si bourru, ce cher Stéphane... mais c'est égal, je l'aime... je l'aime bien... et ma sœur aussi... Ah ! c'est lui ! il monte l'escalier... je reconnais son pas... oui, c'est lui !

SCÈNE IV.

MARIE, STÉPHEN.

STÉPHEN, en entrant.
Lui-même !... Bonjour, Marie !

MARIE.
Bonjour, mon ami... oh ! que je suis heureuse de vous revoir !

STÉPHEN.
Eh bien ! et moi donc... j'en perds la tête !

MARIE.
On s'en aperçoit... vous ne songez pas même à m'embrasser !

STÉPHEN.
Si fait, si fait ! j'y songe bien : mais à présent, voyez-vous...

MARIE.
Allons, bien !... voilà qu'il me dit vous, à présent !

STÉPHEN.
C'est que vous voilà une grande demoiselle.

MARIE.
Est-ce qu'on n'embrasse plus les demoiselles parce qu'elles sont grandes ?

STÉPHEN, souriant.
Au fait...

MARIE.

Et surtout quand c'est pour elles un devoir de vous aimer, de vous choisir.

STÉPHEN.

Un devoir! Nous allons cesser de nous entendre.

MARIE.

Enfin, quand leur reconnaissance...

STÉPHEN.

Ne parlons pas de ça.

MARIE.

Je veux en parler, moi!

STÉPHEN.

Quelle obstination!

MARIE.

Nous vous devons tout... vous nous avez élevés...

STÉPHEN.

Non pas, c'est ma mère.

MARIE.

Votre mère! Nous ne l'oublions pas, nous ne l'oublierons jamais! Elle nous aimait comme ses filles... mais nous ne pouvons oublier, non plus, que c'est vous, Stéphen, qui nous avez prises par la main le jour où nous sommes devenues orphelines... qui nous avez amenées là, dans les bras de votre mère, et qui seul, avez soutenu notre existence, sans autre ressource que votre talent.

STÉPHEN.

Mon talent!... mon talent!... D'abord, je n'en ai pas...

MARIE.

Si fait!

STÉPHEN.

Mais non...

MARIE.

Mais je vous dis que si...

STÉPHEN.

Mais je vous dis que non...

MARIE.

Je le sais mieux que vous, peut-être!

STÉPHEN.

Et dans tous les cas, le peu que je vauds, le peu que je sais, je le dois à votre père... mon vieux et bon maître, l'appui de mon enfance, de ma jeunesse... Et quand je l'ai perdu, j'aurais eu l'impatience, la lâcheté d'abandonner ses filles!... ça ne se pouvait pas, ou je n'aurais pas eu le cœur d'un artiste!... J'ai acquiescé ma dette, et voilà tout!

MARIE.

Alors pourquoi vouloir nous empêcher d'acquiescer la nôtre?

STÉPHEN.

Comment cela?

MARIE.

Vous l'avez fait, Monsieur, en nous éloignant de vous pendant trois grands mois de suite, sous prétexte de nous rapprocher de notre famille... d'amiables parents, très-inconnus, qui heureusement ne se sont pas souciés de nous, et ont bel et bien fini par nous mettre à peu près à la porte avec cette bonne dame Hermann qui nous avait conduites auprès d'eux.

STÉPHEN.

Ma foi, ils ont bien fait... car le temps commençait à me paraître sièrement long.

MARIE.

Où, vous dites cela à présent que nous voilà, comme autrefois, sans autre appui que vous, et que vous êtes bien forcé de nous reconnaître.

STÉPHEN.

Forcé!... voilà une parole!

MARIE.

Très-vraie... et vous ne nous embrassez plus parce que nous sommes devenues grandes... comme si nous pouvions empêcher cela... et vous me dites vous, à moi, votre petite Marie, comme autrefois quand j'avais déchiré mon livre, ou brouillé ma page d'écriture.

STÉPHEN, riant.

Alors, ne te fâche pas... je te parlerai comme tu voudras.

MARIE.

A la bonne heure!

STÉPHEN.

Et je t'embrasserai comme autrefois... (Il l'embrasse sur la joue.)

MARIE.

C'est bien heureux!

STÉPHEN.

Toi, d'ailleurs, tu es encore une enfant... tandis qu'Alcée...

MARIE.

Bon!... elle n'a guère qu'un an de plus que moi.

STÉPHEN.

C'est égal!... ce n'est plus la même chose... Alice est raisonnable.

MARIE.

Ah! je le sais donc pas?

STÉPHEN.

Enfin, c'est une femme...

MARIE.

Eh bien! qu'est-ce que je suis, moi?

STÉPHEN, après un moment d'impatience.
C'est pour toutes ces raisons, vous-le, qu'après la mort de ma pauvre mère, j'ai senti la nécessité de nous séparer... pour quelques temps... Mou Dieu! tu dois comprendre...

MARIE.

Pas du tout!... Je comprends que vous nous aimiez un peu moins qu'autrefois!

STÉPHEN.

Au contraire, je vous aimais bien plus... je vous aimais trop... pas toi, ta sœur!

MARIE.

Merci pour moi.

STÉPHEN.

Je sentais qu'enire elle et moi les noms de frère et de sœur devenaient chaque jour plus impossibles...

MARIE.

Pourquoi?

STÉPHEN.

Parce que je l'aimais autrement...

MARIE.

Ah! autrement!... et comment l'aimiez-vous?

STÉPHEN.

Comment? comment? quelles drôles de questions! Tu veux toujours qu'on le dise tout!

MARIE.

Dame! c'est pour tout savoir...

STÉPHEN.

Comment je t'aime! L'éprouve presque autant de mal que de bien à me trouver auprès d'elle.

MARIE, à part.

Comme moi auprès de lui...

STÉPHEN.

Je pense à elle toute la journée, et quelquefois même j'en rêve pendant la nuit.

MARIE, à part.

Comme moi...

STÉPHEN.

Enfin, je passerai ma vie à la voir, à l'entendre!

MARIE, à part.

Comme moi...

STÉPHEN.

Et cependant dans cet espoir, dans ce bonheur-là, il y a parfois un sentiment de tristesse, un trouble, une frayeur que tu ne peux pas tevoeuvoir, chère enfant!

MARIE.

Dame! en me creusant beaucoup la tête, je crois bien que je parviendrais...

STÉPHEN.

Mais moi, j'ai fini par m'en rendre compte.

MARIE.

Ah!... c'est de l'amitié fraternelle!

STÉPHEN.

Non, c'est de l'amour...

MARIE.

De l'amour!... (A elle-même.) Oh! mon Dieu! et moi aussi, c'est de l'amour!... me voilà toute tremblante!

STÉPHEN.

Que dis-tu! (Il veut lui prendre la main; elle la retire par un mouvement incoordonné.) Tu me boudes, à présent! tu refuses de me donner la main?

MARIE, revenant à lui, mais toujours avec un peu d'indignation.

Non, non, mon ami... mais c'est parce que vous aimez ainsi Alice que vous nous avez éloignées de vous?

STÉPHEN.

Sans doute!

MARIE.

Quand on s'aime, il n'y a donc pas moyen de rester ensemble?

STÉPHEN.

Si fait, il y a un moyen.

MARIE.

Lequel?

STÉPHEN.

Je t'ai dit à Alice la veille de votre départ, et je vais le lui redire... devant toi.

MARIE.

Devant moi! Ah! tant mieux!... et puis ça la consolera peut-être... elle est si triste, ma pauvre sœur!

STÉPHEN.
Triste, pourquoi?
MARIE.
Je ne sais pas...
STÉPHEN.
Comment, toi si curieuse?
MARIE.
J'en bien fait tout ce que j'ai pu... mais elle n'a rien voulu me dire...
STÉPHEN.
Tais-toi, la voici... Comme elle est pâle!
MARIE.
Elle ne nous voit pas...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALICE.

ALICE, entrant en scène par la gauche, rêveuse, et venant s'asseoir, sans voir les deux autres personnages.

Toujours!... toujours cette pensée?... Elle me tnera!... Eh bien! que ce soit sur-le-champ... Je suis si malheureuse!... Oui, je voudrais mourir.

STÉPHEN et MARIE, ensemble.

Mourir!
ALICE, se levant, après avoir poussé, en les voyant, un cri de surprise.

Ah! Marie!... Stéphen!... vous étiez là!... vous avez entendu!...

STÉPHEN.
J'ai entendu ce que je ne veux pas croire, Alice.

MARIE.
Ni moi, non plus... et je pleure pourtant comme si j'y croyais.

STÉPHEN.
Vous, à votre âge... déjà lasse du vivre!

MARIE.
Et tu n'es pas retenue sur la terre par ton affection...

ALICE, leur prenant la main à tous deux.
Pardons, je vous oubliais tous les deux, mes seuls, mes véritables amis. J'oubliais que ma mort briserait vos deux existences. Sans cela... la vie m'est affreuse, et il est trop vrai que je voudrais...

STÉPHEN et MARIE ensemble.

Encore!

ALICE.
Ce serait le seul moyen peut-être d'échapper à cette vision terrible qui m'a si longtemps poursuivie... Maintenant encore... oui, dans les bras, ma bonne sœur... (À Stéphen.) Et quand votre main presse la mienne, aïe! quand je veux rire avec vous de ma folie, pour être tout enivré au bonheur de vous revoir... je ne peux pas... je souffre... je frissonne!... car, il est là, lui! encore! encore là!... Stéphen, détendez-moi! (Elle se jette d'un air égaré dans les bras de Stéphen.)

MARIE.

Alice!

STÉPHEN.
Revenez à vous, je vous en conjure! et que je sache du moins le motif de vos chagrins, de vos frayeurs.

ALICE.

Le motif?

STÉPHEN.

Oh! je veux le savoir!

MARIE.

Et moi aussi.

STÉPHEN.

Me refuserez-vous?... aurez-vous des secrets?...

MARIE.

Pour ta sœur?

STÉPHEN.

Pour l'amour de votre père... votre père à qui vous avez juré de me croire toujours, et de m'obéir comme à lui-même.

ALICE.

Stéphen, je tiendrai ma parole, et pour vous deux, mes amis, je n'ai pas de secrets... Aussi bien peut-être, en vous apprenant ce qui cause ma frayeur, parviendrai-je à la redouter moins et à triompher enfin de ma faiblesse... Tu te rappelles, ma sœur, cet incendie où je faillis mourir, le soir même de notre arrivée dans le château de notre oncle.

MARIE.

Si je me le rappelle...

STÉPHEN.

Et moi donc! quand j'ai reçu votre lettre qui m'annonçait le danger que vous aviez couru toutes les deux... ah! rien qu'à ce souvenir, voyez-vous!...

ALICE.

Comment échappai-je à la mort!... Je ne sais... seule dans

cette chambre retirée, envahie de tous côtés par les flammes, j'étais tombée évanouie d'épouvante et d'horreur... Quand je revins à moi dans l'androit obscur du parc, où mon sauveur inconnu m'avait déposée... toute saignée encore d'effroi... je ne savais d'abord si j'étais vivante ou morte; si ces cris confus et lointains qui frappaient mon oreille... si cette lueur rouge de l'incendie qui arrivait jusqu'à moi, à travers les feuilles des arbres, appartenaient à ce monde ou à l'autre... pourtant j'essayai de faire un mouvement... je soulevai la tête et alors...

STÉPHEN.

Alors?

ALICE.

J'entrevis, debout, à mes côtés, et les yeux fixés sur moi... était-ce un homme? était-ce un démon? Je la vois... oui, je la vois sans cesse cette figure vaguement éclairée par le reflet lointain des flammes... Je vois ce sourire ironique... ces yeux qui me regardent avec une expression qui me fait frémir... Malgré moi, je courbe la tête, et je veux éviter ce regard... Il me poursuit sans cesse jusqu'à l'instant où un bruit de pas se fait entendre. Les gens du château accourent, et viennent s'empresser autour de moi. Je me retourne pour demander leur appui contre la vision qui m'épouvante... Elle avait disparu. Alors je m'aperçus que cet anneau que vous m'aviez donné la veille de notre départ... ce gage précieux et sacré de notre alliance, de ma promesse... cet anneau, je ne l'avais plus.

STÉPHEN.

La bague de ma mère!

MARIE.

Pauvre sœur!

ALICE.

C'est depuis ce jour que je ne puis vaincre ma tristesse, que la vie m'est odieuse, et qu'il me semble que je ne m'appartiens plus... et que je suis à tout jamais la proie de ce mauvais génie...

MARIE et STÉPHEN.

Alice!

ALICE.

Ah! c'est de la folie ma douce, c'est un terrible accès de démence... mais j'ai peur! j'ai toujours peur!

MARIE.

Peur? et de quoi?... d'un rêve!

STÉPHEN, à lui-même.

La bague de ma mère!

ALICE.

Un rêve!... et cependant...

MARIE.

Cependant on ne l'aurait pas... (elle l'embrasse) d'autant plus que je suis pressée de l'entendre, lui!

ALICE.

Stéphen!

MARIE.

Oui, Stéphen, qui va te rappeler, il me l'a promis, ce qu'il t'a dit la veille de notre départ, et ce que je brûle d'apprendre à mon tour.

ALICE.

Ah! ce que vous m'avez dit, Stéphen... la veille.

STÉPHEN.

Une pensée de ma mère... l'engagement que nous avons pris l'un envers l'autre le jour où elle vint à remis cette bague... l'avez-vous oublié?

ALICE.

Non... oh! non, mon ami... Ce projet, sa dernière espérance pour l'avenir de ses enfants... Dieu voudra sans doute qu'un jour il soit accompli.

MARIE.

Un jour? très-rapproché, n'est-ce pas?

ALICE.

Tais-toi! (À Stéphen.) Mais, en ce moment, je suis encore si émue... votre amitié, le plaisir de ma sœur ne m'ont pas pleinement rassurée, et je veux d'abord implorer le secours...

STÉPHEN.

De qui donc?

ALICE.

De celle à qui votre bonne mère m'a toujours conseillée d'avoir confiance, et que, plus d'une fois, nous avons prise ensemble pour vous, Stéphen...

STÉPHEN.

Je comprends.

MARIE.

Et moi aussi.

ALICE.

C'est aux pieds de ses autels que je vais retrouver du courage et de la confiance. Elle effacera de mon âme les terreurs qui l'obsèdent, et, ce soir, nous repartirons, Stéphen, du projet de votre mère.

MARIE.

LE TESTAMENT D'UN GARÇON.

Ce soir... pourquoi pas tout de suite?

ALICE.

Viens, ma sœur... Au revoir, mon ami.

Tous trois, ensemble.

Au revoir!

(Sortie de Marie et d'Alice.)

SCÈNE VI.

STÉPHAN, seul.

Avec quelle impatience je vais attendre son retour!... A la voix de cette chère Marie, j'ai repoussé les pensées funestes qu'avait jetées dans mon âme la tristesse d'Alice et le souvenir de ma mère, et je suis... je veux être tout à l'espérance... Ce soir! ce soir! a-t-elle dit... c'est loin, bien loin! Que faire jusque-là pour tuer ce temps qui va me paraître si long? Travailler! C'est cela. Essayons. (Il prend son pinceau et la palette, puis les rejette.) Impossible! ma pensée est à cent lieues de cette toile... Une fois marié, ma femme, mon Alice sera là, toujours auprès de moi, quand je tiendrai mes pinceaux... j'aurai pour stimulant un regard, une douce parole... et pour récompense, un baiser!... A ce prix-là, je ferai des chefs-d'œuvre. (Ici on frappe à la porte du fond.) Entrez!

SCÈNE VII.

STÉPHAN, GEORGES.

GEORGES, entrant gaiement.

Ah! je te trouve enfin!... Bonjour, cher ami!

STÉPHAN.

Bonjour, Georges! (Il se sert de la main.) Tu arrives à propos pour me faire prendre le temps en patience.

GEORGES.

Tu t'ennuyais?

STÉPHAN.

Non, j'attendais.

GEORGES.

Une femme?

STÉPHAN, souriant.

Tu as deviné.

GEORGES.

Houreur fripon!... quelque belle cliente qui, à force de te donner ses plus doux regards à copier, a fini par prendre son rôle au sérieux.

STÉPHAN.

Tu n'y es pas.

GEORGES.

Laisse donc! est-ce que je ne connais pas toutes les ressources de la peinture?... art divin pour lequel je professe la plus haute estime... car je barbouille quelque peu moi-même... Et Dieu sait combien de portraits j'ai commencés dans ma vie!

STÉPHAN.

Sans en achever un seul.

GEORGES.

Je crois bien... régulièrement, j'en avais fini avec le modèle avant d'avoir ébauché la copie.

STÉPHAN.

Fait!

GEORGES.

Mais, dis-moi, cette femme que tu attends, c'est une maîtresse, n'est-ce pas?

STÉPHAN.

Tais-toi, tais-toi, Georges!... Il croit toujours...

GEORGES.

Ah! j'y suis... j'oubliais que tu es tout entier, depuis hier au soir, aux joies de la famille. C'est type de tes sœurs que tu attends.

STÉPHAN.

Mes sœurs!

GEORGES.

Où, oui, j'ai été reçu, ce matin, par une jeune personne charmante, la cadette, elle me l'a dit... L'autre dormait encore... et qui sait? peut-être qu'en ce moment même...

STÉPHAN.

Eh! non, puisque je t'attends.

GEORGES.

Ah! c'est elle que tu attends!... Eh bien! cher ami... je vais attendre avec toi... Tu me présenteras à elle... Je l'aime trop pour ne pas aimer toute la famille.

STÉPHAN, à part.

Ma famille!... il y tient!

GEORGES.

Aussi bien, les garçons d'honneur de ma noce doivent venir me prendre ici même pour mon dernier souper de garçon...

STÉPHAN.

Ainsi décidément, tu te maries, mon ami. J'espère que tu rencontreras enfin à cette vie foible et dissipée...

GEORGES.

Bien, très-bien!... Tu es beau, tu es superbe! Continue mon

garçon, continue! (Il se décroche les deux fleurs.)

STÉPHAN.

Que fais-tu donc?

GEORGES.

Continue... tu me donnes ma leçon de morale, je te donne la leçon d'écriture... la dernière! en garde!

STÉPHAN, prenant le fleur.

Bah! je suis bien en train de faire des armes.

GEORGES.

Eh bien! moi, je suis bien en train d'entendre la morale!... mais c'est égal... allons toujours! en garde! va donc! va donc! (Il lui met un fleur dans la main.)

STÉPHAN.

Tu es fon. (Il prend machinalement le fleur et se met en garde.)

GEORGES, ferrailant.

Bien!... le poignet dégagé... la pointe à la hauteur de l'œil... efface-toi avec soin et n'oublie pas les feintes!... mon garçon! en escrime, comme en ménage, c'est toujours d'une grande ressource, les feintes! (Il parle à Stéphan d'un coup qui le touche à la poitrine.) Mais couvre-toi donc malheureux... je t'embrocherai du premier coup.

STÉPHAN.

C'est vrai, je suis touché.

GEORGES.

A mort, cher ami.

STÉPHAN, continuant.

Et, je l'avoue, je n'ai pas fait mon testament.

GEORGES, ferrailant toujours.

Ni moi non plus... j'ai peut-être eu tort, à la veille de me marier!... contre de force!... Car enfin, qu'est-ce que le mariage? Une mort anticipée ou du moins un passage dans une autre vie... Frémir de quartel avec l'obligation de reconstruire tout à fait à l'ancienne... romps d'une scie!... On a des adieux à faire, des legs à constituer... des restitutions surtout, oh! les restitutions! Dégage, dégage donc, cher ami! tu ne dégages pas.

STÉPHAN, s'arrêtant.

C'est qu'aussi tu m'étourdis par tes paroles... Tu me parles de dégagement, de restitutions... de testament.

GEORGES.

Sans doute, mon testament avant de passer dans une autre vie... et je réponds que celui-là ne me manque pas de collègues... j'avais même songé à te charger de tout cela...

STÉPHAN.

Moi?

GEORGES.

Oui, décidément, je veux le nommer mon exécuteur testamentaire.

STÉPHAN.

Comment? (Ils cessent de ferrailer et gardent leurs fleurs.)

GEORGES.

Demain, je pars pour l'Italie avec ma femme... On prétend que l'air de Leipzig pourrait être funeste à notre lune de miel, et l'on m'engage à m'isoler de tous mes souvenirs de garçon.

STÉPHAN.

Je comprends.

GEORGES.

Or depuis trois ou quatre jours, je suis assailli d'une foule de visites, de demandes, auxquelles il est important de satisfaire.

STÉPHAN.

Des créanciers?

GEORGES.

Non... des créancières... l'une me réclame un portrait, l'autre des lettres... celle-ci, un album peuplé de tendres souvenirs... celle-là...

STÉPHAN.

Assez! assez!

GEORGES.

Non pas... il faut que je te donne tous ces détails; car j'ai compté sur toi, cher ami, pour opérer à ma place toutes ces restitutions, réparations et consolations.

STÉPHAN.

Tu veux rien? (Ils déposent leurs fleurs.)

GEORGES, tirant un portefeuille de sa poche.

Nullement! voilà les objets... tout est étagéré, étiqueté et numéroté par ordre... tu remettras cet agenda à la duchesse, ce portrait à Brigitte... ces lettres parfumées à la jeune épouse du gros conseiller Aubique... une petite femme charmante qui se livre à une prodigieuse consommation de potes de mouche... Si tu aimes la littérature, tu pourrais essayer le rôle de consolateur...

STÉPHAN.

Moi ?...

GEORGES.

Pourquoi pas ? tu es garçon... ça rentre dans la spécialité... Ah ! voici un enfant qui appartient à la belle baronne de Krulner... il représente deux ramiers entourés d'une chaîne de fleurs, emblème mythologique d'une fidélité qui n'existe plus que dans la Fable... cette romance doit retourner à la belle cantatrice italienne Julia... et ce bouquet de violettes lancées à la jeune et sentimentale anglaise miss Mary Harford... plus, notre menu fretin doit tu trouveras la destination écrite sur l'enveloppe. (Regardant dans les objets en sautoir.) Adieu, mes belles, mes chères... adieu, toutes mes loques de jeunesse... adieu, adieu souvenirs et peut-être, adieu mon bonheur !... vous me baliez encore la main... je vous déteste et je vous aime, je vous maudis, et je vous embrasse une dernière fois toutes ensemble et en effluve avant de me séparer de vous... Tiens, mon garçon... prends tout... c'est pour la vie, je ne veux plus en entendre parler. (Il remet à Stéphen le portefeuille.)

STÉPHEN.

Ah ! c'est là ce que tu appelles ton testament ?

GEORGES.

Sans doute, le testament d'un garçon, ce sont ses adieux à ses maîtresses.

STÉPHEN.

Sais-tu bien, cher ami, qu'il y a là de quoi compléter tout un musée, et que la mission dont tu me charges me paraît assez fatigante !

GEORGES.

L'amitié se mesure à la grandeur du sacrifice.

STÉPHEN.

Au moins est-ce bien tout ?

GEORGES.

Tout absolument ! (Comme frappé.) Ah ! excepté...

STÉPHEN.

Il y a une exception ?...

GEORGES.

Oui, une dernière folie... mais cette fois, toute restitution est impossible, vu que j'ignore la demeure, la qualité et le nom même de la personne.

STÉPHEN.

En vérité ?

GEORGES.

C'est une aventure qui date de trois mois à peu près... tu sais, à la fin de mon dernier voyage... j'avais hâte de revenir à Leipzig... le postillon levait les chevaux... lorsque tout à coup, à quelques pas de la route, j'aperçus une vaste habitation, un château dévoré par les flammes.

STÉPHEN.

Un incendie ?

GEORGES.

Je m'élançai de ma voiture... j'arrivai sur le lieu du sinistre, près d'une allée écartée du château... Les gens du pays étaient d'un autre côté, occupés à combattre le progrès des flammes... J'allais me diriger vers eux, lorsque, au-dessus de moi, à une fenêtre, je vis paraître une femme qui recule et tombe, renversée sous un tourbillon de feu et de fumée... j'escalade... je la prends dans mes bras... je la transporte évanouie à quelques pas de là, sous les arbres du parc... et, tiens, vois-tu, Stéphen, ce souvenir-là, je ne m'en glorifie pas, c'est une mauvaise action.

STÉPHEN.

Que dis-tu ?

GEORGES.

Aussi, toutes les fois que je jette les yeux sur cette baguette...

STÉPHEN.

Cette baguette !

GEORGES.

Que j'ai prise à son doigt et qui ressemble singulièrement à une alliance... tiens, vous plutôt. (Il lui tend la main.)

STÉPHEN.

O ciel ! l'anneau de ma mère !

GEORGES.

Hein ? que dis-tu ?

STÉPHEN, à part.

O mon Dieu ! mon Dieu ! tout mon avenir brisé... toute ma vie détruite ! (Avec désespoir regardant Georges.) Et c'est lui !... c'est lui !

GEORGES.

Qu'es-tu donc ? pourquoi me regardes-tu ainsi ? mon cher Stéphen ?

STÉPHEN.

Georges, cette jeune fille... tu l'épouseras.

Moi !

GEORGES.

Tu l'épouseras... je l'exige... il le faut !

STÉPHEN.

Tu es fou !

GEORGES.

Georges, tu as détruit à jamais le bonheur de cette pauvre enfant... celui d'un fiancé qui ne vivait que pour son amour.

STÉPHEN.

Ah ! ça, mais tu la connais donc ?

GEORGES.

Oui, je la connais... si le bonheur est perdu, reste l'honneur... et c'est l'honneur que je veux que tu sauves.

STÉPHEN.

Impossible, mon ami... tu le sais bien, puisque je me marie et toi.

GEORGES.

Avec elle, oui... mais pas avec une autre.

STÉPHEN.

Quel intérêt... ?

GEORGES.

Quel intérêt, dis-tu ? Mais tu ne comprends donc pas que cette jeune fille, c'est celle que j'attendais, qui va venir là, tout à l'heure.

STÉPHEN.

O ciel ! ta sœur !

GEORGES.

Ma sœur ! (A part.) Oui, c'est désormais le seul nom qu'il me soit permis de lui donner. (Haut.) Oui, Georges, c'est un frère qui le demande pour elle justice et réparation.

STÉPHEN.

Stéphen, mon pauvre ami... je donnerais ma vie pour que ce fatal événement n'ait pas eu lieu... mais je ne puis l'épouser.

STÉPHEN.

Tu ne peux pas !

GEORGES.

Un mariage si avancé... qui va se célébrer ce soir même... et le contrat signé depuis une heure... rompre à présent... c'est impossible !

STÉPHEN.

Tu refuses ?

GEORGES.

Il le faut bien... (Stéphen se ferme au verrou la porte du fond, puis il sort les fleurs et se met à les dénicheter.)

STÉPHEN.

Que fais-tu donc ?

GEORGES.

Tu le vois... tu n'avais pas fini de me donner ma dernière leçon d'écriture ; tu ne voudras pas, mon maître, que mon éducation soit incomplète.

STÉPHEN.

Phil-lé ?

GEORGES.

Tiens ! prends !... prends donc, et défends-toi.

STÉPHEN.

Tu es fou !

GEORGES.

En garde !

STÉPHEN.

Mais je te tuerais, mon pauvre garçon ! Stéphen, tenant sur lui les fleurs comme pour lui en frapper le visage.

STÉPHEN.

Georges, veux-tu que je te soufflette comme un lâche ?

GEORGES.

Ah ! si tu le prends sur ce ton-là... (Il se met en garde.)

STÉPHEN.

A la bonne heure ! (Ils se battent.)

GEORGES.

Stéphen, le combat n'est pas égal... Encore une fois, je te tuerais !

STÉPHEN.

Tant mieux ! ce sera pour toi en remède de plus. (Le combat s'engage ; puis, après quelques lottes, un frappe à la porte du fond.)

ALICE, derrière la porte.

Stéphen ! nous voilà !... ouvrez-nous ! Stéphen ! Stéphen !

STÉPHEN.

Georges, c'est elle... c'est ta victime !... une dernière fois... je te supplie pour elle...

GEORGES.

Une dernière fois, je refuse !

STÉPHEN.

Eh bien donc, que Dieu soit juge entre nous! (Le combat recommence avec fureur. On frappe toujours.)

ALICE, derrière la porte.

Stéphien! Stéphane! mon ami!

MARIE.

Ouvrez-nous!

ALICE.

Mon ami, mon frère, que se passe-t-il?... Ouvrez, ouvrez donc! (La voix d'Alice est toujours entendue à l'extérieur. Les deux jeunes gens se battent à outrance, sans qu'en puisse deviner quelle sera l'issue du combat. La toile tombe.)

FIN DU 1^{er} ACTE.

ACTE II.

Un jardin élégant, deux pavillons de plain-pied avec le toit, l'un à droite et l'autre à gauche. Celui de gauche avance un peu sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, MARIE. (Au lever du rideau, Marie, assise à droite devant le pavillon, lit tout haut dans un petit livre. Alice est dans l'extérieur du pavillon, elle écoute sa sœur, puis entre en scène et vient doucement se placer auprès d'elle.)

MARIE, lisant.

« Le parrain et la marraine, en présentant à Dieu l'enfant à qui ils viennent donner leur nom... »

ALICE, les deux en regardant l'épave.

Es-tu folle, Marie? tu recommences toujours la même lecture.

MARIE.

C'est pour mieux me pénétrer de l'importance de mes nouvelles fonctions. Dans une heure, ne serai-je pas marraine? Alice, regardant à gauche vers le pavillon qu'elle vient de quitter.

En effet... dans une heure.

MARIE, se levant.

Grâce aux soins de notre cher Stéphane, ce kiosque... (elle montre l'extérieur) a été transformé en chapelle pour la prière chrétienne... il a été prévu le poste, et, bientôt, ce baptême, sans cesse retardé depuis un an...

ALICE.

Pauvre Stéphane!... rien n'a pu fatiguer, rebouter ce noble courage!... Il est fidèle au malheur comme d'autres le sont à la prospérité.

MARIE.

Eh bien, là voilà devenu, ce que nous avions toujours espéré, un artiste du premier ordre, peintre à la mode de toutes les grandes dames de Vienne et favori du prince impérial... C'est son Altesse, sans doute, qui le retient si longtemps ce matin-là. Je suis d'une impatience!... et voilà pourquoi j'en reviens toujours à ma lecture... (Elle reprend sa place, et lit.)

ALICE.

« Chapitre IV, article 1^{er} : Le parrain et la marraine... »

Encore!

MARIE, continuant.

« En présentant à Dieu l'enfant à qui ils viennent de donner leur nom, font serment de le protéger et de le chérir, de veiller sur lui pour le préserver du danger ou de la douleur, de le consoler ou le déceindre; enfin, ils doivent élever et pourvoir à son éducation... » (S'interrompant et se retournant vers sa sœur qui s'appuie sur le dos de sa chaise.) Je te demande si tu et moi, nous allons prendre au sérieux un engagement pareil, lorsqu'il s'agit de la fille?

ALICE.

Ma chère Marie!...

MARIE, reprenant sa lecture.

« Article II... Ah! oh! par exemple! en voilà un que je n'aime pas et que je ne peux pas comprendre.

ALICE.

Lequel?

MARIE, lisant.

« Article II : Il est défendu à un parrain d'épouser sa commère... » Pourquoi cela? Je sais-tu?

Pas plus que toi!

ALICE.

MARIE.

Il faudrait que je le demande à Stéphane! (Se levant vivement.) Est-ce lui? Non, personne!... Ah! je n'y tiens plus, et je vais guetter son retour dans ce pavillon, auprès du banc de ma filleule... Sans-tu qu'elle me connaît déjà presque autant que sa mère... et même j'ai sur toi un avantage... je l'aime... tandis que toi!...

ALICE, lui tendant la main en souriant avec tristesse.

C'est vrai! tu es heureuse, Marie!

MARIE.

Heureuse!... non, car je le vois souffrir... Seulement, auprès de toi, je m'efforce de le paraître beaucoup, pour que tu le sois un peu.

ALICE.

Bonne sœur! (Marie entre dans le pavillon de gauche.)

SCÈNE II.

ALICE, seule.

Avec une sœur comme elle, un ami comme Stéphane, ne devais-je pas me croire à l'abri de l'infeliction même la plus légère?... Et cependant... ô mes souvenirs!... je revenais joyeuse avec Marie, j'appelais Stéphane pour lui annoncer que la prière avait dissipé toutes mes frayeurs... je l'appelais en frappant à la porte de notre pauvre demeure... elle restait fermée, et pas de réponse!... Rien qu'un cliquetis d'épées et des cris de fureur!... puis, un dernier cri se fait entendre, terrible, déchirant!... la porte s'ouvre, je m'élançais, et je vois, je reconnais, pâle, inanimée... cette figure qui m'était apparue naguère si redoutable... qui me semblait celle d'un mauvais génie échappé à ma perle... Le jugement de Dieu était prononcé... la main de Stéphane avait fait justice!... j'étais vengée!... à quel prix!... Georges de Saldoff expire dans les bras de ses amis... ils l'entourent en s'écriant qu'il est frappé à mort, que son cœur a cessé de battre, que Stéphane n'est plus en sûreté à Lepack!... Fuyez! fuyez! lui disent-ils, car vous êtes perdu! Et moi, entraînée par lui, je m'arrache un instant de ses bras, et, malgré moi, je reviens sur mes pas pour jeter un dernier regard sur celui qui n'est plus... et alors... alors... j'éprouve dans tout mon être une sensation inconnue, indéfinissable... mon cœur travaille avec violence... il va brûler et se briser!... et pourtant ce n'est plus moi qui tremble!... qui frémis!... non... c'est de se souvenir en moi une existence qui n'est plus la mienne et qui en est désormais inséparable!... J'ai compris enfin la cause de mon effroi, de mes terreurs!... Je suis mère!... et je demande à Dieu de joindre deux victimes à celle qui vient d'expirer sous mes yeux!... (Elle lève en l'air sur une chaise de jardin. Moment de silence; puis elle reprend lentement.) Le ciel n'a pas exaucé le vœu de mon désespoir... Il m'a condamné à vivre... Les prières de Stéphane, les larmes de ma sœur... étonnés des ordres... j'obéis!...

SCÈNE III.

ALICE, STÉPHEN. (Il rentre en scène au fond, regarde, Alice qui ne le voit pas, et il froisse avec colère une lettre dans sa main.)

ALICE.

Et nous sommes venues enfin nous établir à Vienne, où le bruit de cette mort nous a été confirmé... où l'on ignore nos malheurs... et là, cependant, la calomnie vient me poursuivre sur le banc de ma fille!

STÉPHEN, descendant vivement jusqu'à elle.

La calomnie!

ALICE, se levant.

Stéphien!

STÉPHEN.

La calomnie! Ils sont donc parvenus jusqu'à vous, ces misérables propos?...

ALICE.

Ne vous inquiétez pas de cela, mon ami... Mon Dieu, d'ordinaire, je n'y fais pas grande attention, je vous assure... Aujourd'hui, c'est le faîte de ce vilain ciel gris qui me rend triste et sombre comme lui... le premier rayon du soleil va emporter tout cela.

STÉPHEN.

Oh! je sais que vous n'aimez pas à pleurer devant témoins...

ALICE.

Alors donc! Eh-ce que je pleure?

STÉPHEN.

A peu près tous les jours... ces choses-là ne peuvent échap-

per à un peintre de portraits, qui a l'habitude d'observer les physiognomies.

ALICE.

Eh bien, quand cela serait !... vous n'y pouvez rien, mon pauvre Stéphen !...

STÉPHEN.

Au contraire... et c'est ce que je viens vous dire.

ALICE.

Comment ?

STÉPHEN.

Il faut que cette position finisse, ma chère Alice... il le faut pour vous, pour moi, pour tout le monde !

ALICE.

Pour vous ?

STÉPHEN.

Mon Dieu, oui... il y va de mon avenir, de ma fortune qui est la vôtre, à vous, à notre chère Marie... *(montrant le pavillon de gauche)* et à cette pauvre créature innocente !

ALICE.

Mais, comment cela, mon Dieu ?

STÉPHEN.

Ces propos, ces soupçons ne sont pas restés longtemps confinés dans le petit cercle de notre voisinage... ils sont allés dans la ville, et de la ville sont arrivés jusqu'à la cour !

ALICE.

Ciel !

STÉPHEN.

Ah ! ils sont charmants, sur ma foi, dans cette cour impériale, qui est, comme on le sait, le foyer des bonnes mœurs et le modèle de toutes les vertus !... Mais, que voulez-vous ? c'est ainsi que va le monde... ce sont les impies qui prônent la religion, et les sacrilèges qui prêchent la morale ! Jusqu'à un point sur son compte, moi qui ai fait pour lui les portraits de trois dames d'honneur de sa femme, sans compter celles qu'il me reste à peindre encore !

ALICE.

Le prince ! Que vous a-t-il dit ?

STÉPHEN.

Il a mieux fait que de me parler... il m'a écrit... les paroles s'envolent, comme on dit, mais les lettres restent... à moins qu'on ne les perde... et je n'ai garde d'égayer la sienne !

ALICE.

Cette lettre, Stéphen ?

STÉPHEN, la lui montrant.

Cette lettre... il faut une situation comme la nôtre pour que je me résigne à vous en imposer la lecture... Lisez, mais lisez tout bas, Alice, car votre ouïe va se soulever comme le mien de honte et d'indignation.

ALICE, lisant la lettre.

« Mon cher Muller, mon ami... je vous conserve ce titre que vous pouvez encore justifier... Je voulais depuis longtemps vous parler d'une chose qui m'afflige, qui préoccupe d'une manière fâcheuse tous ceux qui m'entourent... Vous devinez qu'il s'agit de votre position près de cette jeune mère et de son enfant... Cette position doit changer de caractère pour que je vous conserve mon estime et ma faveur... Avant tout, vous éviterez, je n'en doute pas, le scandale de ce baptême qui devait se célébrer aujourd'hui... Ce n'est pas à vous qu'il appartiendrait de présenter à Dieu cet enfant... je m'offre à le faire, moi, le lendemain du jour où, réparant vos torts envers sa mère, vous aurez présenté votre femme à l'une de mes soirées... »

STÉPHEN.

Hypocrite !

ALICE, se rapprochant vivement de lui.

Et vous ne vous êtes pas révolté à cette lecture... et vous n'êtes pas allé trouver le prince pour lui dire...

STÉPHEN.

Si vraiment, j'y suis allé...

ALICE.

Eh bien ?

STÉPHEN.

Eh bien, Son Altesse sérénissime m'a fait fermer sa porte... et un imbécile de chambellan, un de ceux dont j'ai pu dernièrement la femme pour le compte de monsieur, m'a dit d'un air narquois : Mon cher monsieur Muller, depuis quelques jours le prince a horreur des célibataires et ne veut plus admettre dans son palais que des hommes mariés... avec leurs femmes, bien entendu !... Et il riait, ce bon chambellan... il n'y a rien de bête comme un chambellan !

ALICE.

Mais, c'est infâme, cela !... Il n'est donc aucun moyen de repousser, de confondre le calomnie !

STÉPHEN.

Aucun, ma pauvre Alice... c'est-à-dire, si fait, il y en a un...

ALICE.

Lequel ?

STÉPHEN.

Dame ! c'est de suivre le conseil du prince, ou plutôt de faire sa volonté. *(Marie reparait à gauche au bout du pavillon ; elle semble joyeuse d'entendre Stéphen.)*

ALICE.

Sa volonté !

STÉPHEN.

Ce n'est pas la sienne seulement, Alice... Vous devez vous rappeler que c'était aussi autrefois celle de ma mère !

ALICE.

Votre mère !

SCÈNE IV.

STÉPHEN, ALICE, MARIE.

STÉPHEN, l'apercevant.

Tenez, demandez plutôt à Marie.

MARIE.

Plait-il ?

STÉPHEN.

Tu le sais aussi, toi ! Il a bien fallu satisfaire enfin ta curiosité, et te faire connaître la dernière volonté de ma mère...

Où, je me rappelle... un projet de mariage entre vous et ma sœur.

STÉPHEN.

C'est cela.

MARIE, à part.

Ciel !... il y pense toujours !

ALICE, avec effroi.

Un mariage !

STÉPHEN.

Pour en finir avec ces bruits injurieux qui nous atteignent tous, pour vous rendre enfin le repos et l'honneur, c'est le seul moyen possible... Demandez à Marie... tu comprends cela, toi...

MARIE.

Sans doute... je... je comprends...

STÉPHEN.

Et vous, Alice ?

ALICE.

Moi !

STÉPHEN.

Songez que nous pourrions être tous heureux !

ALICE.

Heureux !...

STÉPHEN.

Demandez à Marie, mais parle donc, toi, parle donc...

MARIE, très-vite.

Où, où, nous serions tous heureux !

ALICE.

Pardonnez-moi, Stéphen !... mais cette proposition, imprévue aujourd'hui... ce retour à d'anciens projets que j'avais crus pour toujours abandonnés, vient me surprendre si brusquement au milieu de ma tristesse...

STÉPHEN.

Que vous avez besoin de réfléchir... C'est bien, Alice, je vous laisse et j'attends là, votre réponse... *(Il montre le pavillon opposé à celui par où sont entrées les deux femmes.)* Marie, plaidez ma cause...

MARIE.

Moi !

STÉPHEN.

Je l'en prie. Je compte sur toi. *(Il entre à droite, en se recommandant du geste et du regard à Marie.)*

SCÈNE V.

ALICE, MARIE.

MARIE, à part.

Plaidez sa cause... je n'ai jamais eu d'éloquence... et puis, je manque de conviction... Il est vrai qu'un avocat peut en passer.

ALICE.

Marie, ma bonne sœur, qu'en dis-tu ? Que dois-je faire ?

MARIE.

Dame ! je t'adresserai la même question... Qu'en penses-tu ? M'a-t-elle semblé que tu tramais à cette idée de mariage... Me

suis-je trompée?

ALICE.

Non, je puis te l'avouer à toi, Marie... je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour me souvenir...

MARIE.

Ah ! tu y pensais ?

ALICE.

Sans doute... Pauvre Stéphen ! ses regards, sa contrainte ne me le rappelaient-ils pas sans cesse ?

MARIE.

C'est vrai ! moi aussi, je ne l'ai que trop remarqué... Mais je croyais que tu ne l'en apercevais pas, et je te trouvais bien indifférente, ou bien aveugle !

ALICE.

J'ai tout vu.

MARIE.

Et, dis-moi, l'aimes-tu ?

ALICE.

Ne lui dois-je pas la reconnaissance, le dévouement de toute ma vie ?

MARIE.

Alice, ce n'est pas là ce que je t'ai demandé... l'aimes-tu ?

ALICE.

Eh bien ! j'ai pour lui une affection égale à celle que j'ai pour toi.

MARIE.

Ah ! voilà tout ?

ALICE.

Voilà tout.

MARIE, à part.

Tandis que moi... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... plais-dons !

ALICE.

Que dis-tu ?

MARIE.

Je dis que tu dois l'épouser...

ALICE.

Marie !

MARIE.

Et qu'une amitié aussi sincère que la tienne suffira pour le rendre heureux.

ALICE.

Mon amitié ne doit pas lui imposer le partage de mes misères ! je ne le veux pas... et d'autres pensées d'ailleurs ne doivent-elles pas toujours nous séparer ?

MARIE.

Lesquelles ?

ALICE.

Ici... le berceau d'un enfant ! à Leipzig, la tombe de son père !

MARIE.

Son père !

ALICE.

Dis-moi... tu ne te rappelles pas ce malheureux ?..

MARIE.

Monsieur de Saldorf !... si fait... ne l'ai-je pas vu deux fois en un jour... la première, j'étais seule, et je l'ai reçu en l'absence de Stéphen, pendant ton sommeil... la seconde, je rentrais avec toi... et ce duel était fini.

ALICE.

Mais ses traits ont dû s'effacer de ta mémoire ?..

MARIE.

Oh ! non... d'ailleurs, je les retrouve...

ALICE.

Où donc ?

MARIE, montrant le pavillon de gauche.

LÀ !

ALICE.

N'est-ce pas ?

MARIE.

C'est au point que de temps, en temps, ça me fait peur.

ALICE.

Comme à moi.

Pas assez cependant pour m'empêcher d'embrasser ma filleule.

ALICE.

Eh bien... moi, je m'arrête parfois au moment d'embrasser ma fille, et je m'éloigne d'elle avec terreur.

MARIE.

Oh ! que me dis-tu là... c'est impossible !

ALICE, lui prenant vivement la main.

Tiens, Marie !... il y a de ces choses qu'une femme ne peut confier qu'à une femme, une sœur ou à une sœur... quand on

cherche à lire dans mon âme, je n'y trouve que trouble et confusion. (Montrant le pavillon de gauche.) C'est là qu'est renfermé le dernier espoir de ma vie... l'y reviens sans cesse, parce qu'une mère ne peut se lasser de contempler son enfant... et sans cesse je la suis en pleurant ; parce que c'est lui, toujours lui que je crois revoir... cette douce figure m'attire et me repousse à la fois... et chaque jour qui s'écoule, en donnant plus de fixité à ce regard, plus d'expression à ce sourire, chaque jour augmente encore cette ressemblance... et cette ressemblance me tue... car j'ai peur de ne plus aimer mon enfant, et c'est horrible cela !... de reporter un jour sur elle une partie de la haine qu'avait méritée son père.

MARIE.

Oh ! tu me trompes, Alice... tu reportes au contraire sur le souvenir de monsieur de Saldorf, une pensée de clémence qui te vient de ta fille... et dans le fond de l'âme, c'est à elle, toujours à elle, que tu dois songer en effet !

ALICE.

Oui, c'est cela ! tu as raison, ma chère Marie, à elle seule !

MARIE.

Eh bien ! je te parais tout à l'heure en faveur de Stéphen seulement pour lui tenir ma parole, et sans être bien convaincue... je le suis à présent... (Montrant sa gauche.) C'est elle, entends-tu ? c'est ma filleule qui m'a décidé...

ALICE.

Ah ! parle donc !

MARIE.

Tu veux qu'un jour elle soit heureuse ?

ALICE.

Si je le veux !

MARIE.

Pour cela, tu lui déroberas jusqu'à la connaissance de tes diables.

ALICE.

Je te le promets.

MARIE.

Ce nom de monsieur de Saldorf ne sera jamais prononcé devant elle ?

ALICE.

Jamais.

MARIE.

Ce n'est pas tout... quand un ami, un homme de cœur, fort par sa conscience contre les préjugés du monde, veut assurer à cet enfant, un nom et un avenir, tu n'as pas le droit de l'en priver par tes refus.

ALICE.

Ainsi, tu me conseilles ?

MARIE.

Je t'en prie, ou plutôt... je te le dis encore, ce n'est pas moi... c'est elle qui t'en conjure.

ALICE.

Ma fille... Dieu le veut alors !... et je suis prête à obéir... (Montrant le pavillon à droite où est entré Stéphen.) Va le lui dire, à lui.

MARIE.

Ah ! moi !

ALICE.

Qui l'arrête ?

MARIE.

C'est que peut-être il aimerait mieux que ce fût toi.

ALICE.

Marie... va le lui dire.

MARIE, à elle-même.

Allons, j'ai gagné sa cause, à lui... la mienne était perdue depuis longtemps.

ALICE.

Eh bien !

MARIE.

Je te l'apporte ! (Elle marche vers le pavillon de droite. Coups de sonnette à l'extérieur. Un domestique entre au fond tenant une carte à la main.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, saluant et présentant la carte.

Un étranger demande à voir monsieur Muller...

MARIE, s'arrêtant.

Un étranger !

ALICE.

En ce moment... je ne crois pas possible.

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai dit... mais ce monsieur a insisté... Un ami intime, à ce

qu'il paraît... Il est arrivé avec tous ses bagages... il vient, dit-il, loger chez Monsieur.

ALICE.

Que signifie ?...

MARIE.

Donnez cette carte... Je vais la remettre à mon tuteur.

ALICE.

Et priez d'attendre. *(Le domestique sort par le fond.)*

MARIE, regardant machinalement sur la carte.

O mon Dieu !

ALICE.

Qu'as-tu, Marie ?

MARIE, relisant avec stupefaction.

Cette carte !... oh ! j'ai mal lu sans doute... Mais non... non... c'est cela... c'est bien cela !... tiens regarde, ma sœur ! *(Elle va remettre la carte à Alice. En ce moment paraît au fond l'étranger avec le domestique, qui veut l'empêcher d'entrer dans le jardin. Cet étranger, c'est Georges de Saldorf.)*

SCÈNE VII.

ALICE, MARIE, GEORGES, puis STÉPHEN.

GEORGES.

Non, mon garçon, je n'attendrai pas davantage... je veux le voir à l'instant, à l'instant même. *(La voix de Saldorf a d'abord frappé les deux femmes ; puis Marie a reculé avec effroi jusqu'à la devant de la scène. Alice, au contraire, comme attirée irrésistiblement par la voix et les traits de Georges, a marché jusqu'à lui, le fixe, et se rejette en arrière en poussant un grand cri de terreur. Ce cri est aussitôt jété par Marie, mais bien moins articulé. Toutes deux demeurent immobiles, les yeux toujours fixés sur Georges.)*

GEORGES, regardant d'abord Alice.

C'est elle ! *(Stephen rentre à droite, attiré par le cri des deux femmes ; il regarde et s'écartere à son tour.)*

STÉPHEN.

Georges ?

GEORGES, marchant vers lui.

Stéphen !... mon vieux camarade ! *(Stéphen malgré lui recule d'un pas.)*

GEORGES.

Ah ! c'est juste !... je devais t'y attendre... ma vie prodit cet effet-là sur tout le monde !... un revenant ! *(Marie, toujours tremblante, a été rejointe sa sœur qui ne cesse de regarder Georges.)*

STÉPHEN.

Georges de Saldorf, vivant !

GEORGES.

Vivant, bien vivant, très-vivant !... *(Déclamant.)* « Les gens que vous tuez se portent assez bien. » Comme dit jo ne sais plus quel poète français... Eh bien ! tu doutes encore ?... approche et touche cette main, je te prouverai que c'est toujours celle d'un ami... *(Il regarde Alice.)*

STÉPHEN.

Mais ce bruit de votre mort répandu par la voix publique et par les journaux ?...

GEORGES.

Un mensonge, une rumeur de guerre de mes amis, à l'adresse de la police... de reste, si je n'étais pas mort... je n'en valais guère mieux ! Non compliment, cher ami ! *(Faisant un geste d'excuse.)* Tu vas bien !... tu es heureux, ton maître d'armes. Il m'a fallu six mois pour me remettre de la leçon... que jo t'avais donnée...

ALICE, à tour à tour regardant Georges en scène et l'enfant dans la coulisse, sans bouger de place ; enfin ses yeux se fixent sur le jeune homme ; elle le regarde, elle l'écoute avec la plus profonde attention comme pour s'assurer qu'il existe encore.

Ce n'est pas un rêve... un accès de délire... il est là ! devant moi ! c'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !

GEORGES, dominé par le regard d'Alice et tombant à genoux.

Moi, un malheureux ! un coupable bien repentant, pour qui se devoir devient un bonheur aujourd'hui...

TOUT.

Le devoir !

GEORGES, se relevant.

Stéphen, le pécheur le plus endurci finit par se convertir... surtout quand il a eu pendant six mois la mort devant les yeux...

Cet acte de justice et d'honneur que je t'ai refusé lorsque tu l'exigeais ?... je t'ai la main, je viens librement et de moi-même t'en offrir l'accomplissement... je viens te demander ta sœur en mariage...

STÉPHEN, à part.

Ma sœur ! encore ce nom !

GEORGES.

Eh bien, Stéphen ?

MARIE, bas à Alice.

Eh bien, Alice ? *(Alice ne répond rien, lui serre la main en lui montrant de l'œil le pavillon de gauche.)*

STÉPHEN, prenant Georges à part.

Mais je me rappelle que jo allais te marier lorsque...

GEORGES, bas.

Chut ! ne parlons pas de cela !... ma future, impatiente de passer des limbes du célibat dans le paradis de l'Élysée, ne s'est pas donnée la peine de m'attendre... elle s'est mariée sans moi... avec un de mes amis... Sainte amitié !... Enfin, que me réponds-tu ?

STÉPHEN.

C'est elle, c'est Alice qui décidera !

GEORGES, bas.

Ah ! elle s'appelle Alice !... John nom !... et la femme... ravissante... vrai, je suis plus heureux que sage... j'aurais mérité qu'elle fût laide... *(Il s'incline devant Alice et lui dit :) l'attends avec impatience et j'implore votre réponse.*

ALICE, sans le regarder, et se plaçant au milieu du salon entre lui et Stéphen.

Stéphen, faites prévenir à l'instant le pasteur, et priez quelques amis de nous servir de témoins. Ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui même.

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Aujourd'hui !

STÉPHEN.

Cependant, Alice...

ALICE, le regardant expressément.

Jo compte sur vous, mon ami... mon frère...

STÉPHEN, s'inclinant.

Ah ! vous avez raison... j'obéis... je ferai mon devoir.

MARIE, à part.

Pauvre Stéphen !... C'est égal, moi je n'augure pas trop mal de ce nouveau mariage. *(Sur un nouveau geste d'Alice, Marie va donner la main à Stéphen et sort avec lui par le fond. Georges reste dans la scène en le reconduisant. Alice demeure sur le devant à droite.)*

SCÈNE VIII.

GEORGES, ALICE.

GEORGES.

Pauvre garçon ! il ne paraît pas très-enchante de ma réélection... il ne se réjouit guère de me voir entrer dans sa famille... je conceis cela... il a le mot une si mauvaise opinion... Mais vous, Madame... pourrai-je jamais assez m'humilier devant vous, et trouverai-je des paroles pour vous exprimer ma reconnaissance, mon repentir... et surtout, mon bonheur.

ALICE.

Monsieur... veuillez me faire l'honneur de me traiter sérieusement.

GEORGES.

Mais, je vous assure, Madame, que je n'ai jamais été plus sérieux... Ma conversation est réelle, irrévocable, et vraiment, je n'y ai pas grand mérite depuis que je vous ai vue... aussi, je vous jure...

ALICE.

De grâce !... dispensez-vous de me faire des serments, je ne vous en demande pas.

GEORGES.

Jo comprends, il vous faut une épreuve pour vous décider à m'accorder ma grâce tout entière... Eh bien ! je la mériterai... je saurai regagner l'amitié de Stéphen et, mieux encore... la vôtre... qui suit ? un jour, peut-être, touchée de mon repentir, de mon amour... *(Il s'approche d'elle et veut lui prendre la main.)*

ALICE, s'éloignant avec effroi.

Jamais ! Monsieur !...

GEORGES.

Qu'avez-vous dit ?

ALICE.

Non, jamais ! je serai votre femme, puisque par vous je n'ai plus de choix qu'entre la honte et le malheur... Mais de vous à moi, il y a des paroles qui ne doivent pas être prononcées.

GEORGES.

Madame !

ALICE.

Ni amour, ni amitié... c'est impossible !

GEORGES.

Impossible !... et cependant ici... tout à l'heure... vous avez

accepté ma main, sans hésiter, et je l'ai bien vu, malgré la ven-
lénie de Stéphen... doué-je, encore que ce mariage...

ALICE.

Ce mariage !... si j'ai pu y consentir, si je n'ai pas préféré
mille fois la mort, si je me suis condamnée à vivre, ce n'est
pour moi, Ménéandre, c'est... c'est pour elle !... (En disant
ces mots, elle a été ouvrir la porte du pavillon de gauche.)

CÉCILE.

Pour elle !... qui donc ? (Il entre vivement dans le pavillon.)

ALICE.

Ah ! surlions... sa vue m'enlève plus encore que n'avaient
fait tous mes souvenirs, et je m'ose même plus à présent
jeter les yeux sur ma fille. (Elle sort par le fond. Au même in-
stant, on entend Georges pousser un cri dans le couloir de gauche ;
puis il repart au seul du pavillon.)

SCÈNE IX.

GEORGES, seul.

Un enfant !... un enfant !... une petite fille, jolie, jolice commença
ange. (Il entre dans le jardin qu'il aperçoit en riant et en pleurant
comme un fou, et dans une extrême agitation.) C'est étonnant !...
moi, le sceptique, l'incrédule, moi qui me suis moqué si sou-
vent des affectueux, des vœux de famille, il a suffi de la vue
d'un enfant pour me remuer le cœur comme au plus candide
des bourgeois, et j'ai pleuré, je crois... Oui, je pleure encore...
Allons donc ! est-ce que c'est possible ?... si l'en me voyait !... Ah !
ma foi, va te promener, la honte !... Ces larmes, je ne les retiens
plus !... je ne veux plus les retenir ! (Il retourne au seul du pavillon
et écoute des heures à l'oreille.) C'est qu'elle m'a rendu ses deux
petites mains en me souriant d'un air de connaissance, comme
si une voix secrète lui avait dit : Ce mauvais sujet-là, c'est ton
père !... (Riant et pleurant.) Ma fille ! ma fille ! comme je vais
l'aimer !... et ta mère ! ta mère !... Ah ! mon Dieu ! je me sou-
viens ! si amour, si embûche !... c'est l'enfer qu'un pareil ave-
nir !... Mais non, non !... Je l'espère plus que jamais, à pré-
sent, madame... Je triompherai de vos mépris, de votre
haine... Il y a entre nous un point de millement, le berceau
de notre fille. Notre fille, c'est le trait d'union qui doit nous
rapprocher l'un de l'autre, et nous rendre à jamais insépara-
bles... Oui, ramener à moi le cœur de ma femme... de ma
femme, bonne, sage, honnête... de ma femme, plus belle mille
fois que toutes les maîtresses de la terre... Voilà une entreprise
glorieuse et digne de moi. Mais d'abord que je la revoue, que je
l'embrasse encore, cette pauvre enfant à qui je dois les premières
larmes de bonheur que j'ai versées de toute ma vie. Je re-
tourne auprès d'elle... et nous verrons, Madame, nous verrons
si vous me répétiez encore : C'est impossible ! quand j'aurai
trouvé des inspirations et de l'éloquence auprès du berceau de
ma fille. (Il rentre encore dans le pavillon de gauche, et ferme la
porte sur lui. Stéphen paraît au fond du théâtre, il est suivi d'A-
lice, et tous deux paraissent poursuivre un entretien très-animé.)

SCÈNE X.

ALICE, STÉPHEN.

STÉPHEN.

Alice... tout est prêt... dans un instant il sera votre époux...
et moi, je vous suivrai...

ALICE.

Vous, Stéphen, partir, m'abandonner... Oh ! je vous en sup-
plie !...

STÉPHEN.

J'aurai la force de vous conduire, de vous donner la main
jusqu'à l'autel... d'assister à ce fatal mariage... mais après...
demeurer auprès de vous dans cette maison... je ne le peux
pas... non, je vous aime trop pour cela.

ALICE.

Stéphen !

STÉPHEN.

Oh ! pas comme un frère... ce nom-là, depuis qu'il est de
revoir, ce nom me désole, m'irrite, il me donne la lièvre... je
n'en veux pas !... Maudit Saldor ! c'est mon mauvais génie !...
c'est un démon écharné contre moi. Il y a dix-huit mois, à
Leipsack, j'allais vous épouser... il me présente en riant cette
baguette, dont la vue seule me prouve que c'est impossible au-
jourd'hui, j'appelle un prêtre pour nous unir, et il revient en-
core, lui ! il revient... de l'autre monde... de l'enfer, je crois,
pour se placer entre nous deux ; et vous m'ordonnez de tout
préparer pour votre mariage !... Je l'ai fait... aussi vous pouvez
comprendre, Alice, que j'ai perdu tout mon courage.

Du courage ! eh ! ne m'en faut-il pas à moi... Mon ami, par

plût... n'ajoutez pas encore à ma douleur en me laissant voir
toute la vôtre !

STÉPHEN.

Le temps effacera vos chagrins... vous serez comtesse de
Saldor... et lui !...

ALICE.

Stéphen... est-ce à vous, de me railler aussi cruellement ?
vous, moi... j'ordonne, j'exige, d'être encore... Mon frère...
en ne se défilant pas en un jour d'une habitude de toute la vie...
Mais n'envez pas, surteut, n'avez pas la destinée de M. de
Saldor !... Ah ! quel votre place dans mon âme sera différente
de la sienne !... Sa vue me glace le cœur... elle est pour moi
le plus horrible des supplices.

STÉPHEN, marchant avec agitation et se tournant machinalement
vers le pavillon où Georges vient de disparaître.

Démon ! val ! il fait si malheur de tout le monde... et je ne
peux rien pour l'empêcher... tant !... j'ai raison de partir !

ALICE.

Mais, où irez-vous ?

STÉPHEN.

One sais-je ? j'ai mes pinceaux, et, avec eux, je trouverai
partout à vivre.

ALICE.

Eh bien ! séparé de moi, mais jamais oublié, vous garderez
un souvenir, n'est-ce pas, à la pauvre Alice, qui, dans ses
jours d'affliction, portera vers vous sa prière, qui, au besoin,
mon ami, de songer à vous, de vous aimer, et de vous bé-
nir.

STÉPHEN.

Alice, je n'ai pas besoin de vous le promettre... je ne peux
pas vous oublier...

SCÈNE XI.

LES MÈRES, MARIE, puis GEORGES.

MARIE, entrant en courant par le fond du théâtre.

Ma sœur ! ma sœur ! tout est prêt... et le pasteur attend.

STÉPHEN.

Délà ?

MARIE.

Nos amis sont arrivés, et l'on demande le futur.

ALICE et STÉPHEN, ensemble.

Le futur ! (A cet instant, Georges a reparu sur le seul du pavillon.)

Il est très-pâle et semble profondément ému.)

CÉCILE, s'avançant vers les autres personnages, et se plaçant
entre Alice et Stéphen.

Le futur le voilà. (En cri de surprise Stéphen et des deux fem-
mes, Georges reprend, après un instant de silence.) Stéphen,
j'enne donc la main à la mariée. C'est en droit, c'est ton devoir.

ALICE, à part, en regardant Georges.

Comme il est pâle ! il a tout entendu !
cécile, à lui-même, en jetant tout à tour les yeux sur Alice et
Stéphen.

Il a dit vrai !... Je fais ici le malheur de tout le monde...
(Allant à Marie et lui tendant la main, en affectant beaucoup de
gaîté.) Parions ! parions ! c'est aujourd'hui le plus beau jour de
ma vie ! (Les deux couples marchent vers le fond. Musique religieuse
grave à l'orchestre. La toile tombe.)

ACTE III.

Salon demi-riche. Porte d'entrée au fond. Une porte à droite au
premier plan ; de l'autre côté, une cheminée ; au deuxième
plan, en son coupé, des fenêtres. Sur la devant du théâtre, à
droite, un petit guéridon ; à gauche une table. Stéphen entre
par le fond, et regarde autour de lui avec émotion.

SCÈNE PREMIÈRE.

STÉPHEN, seul.

Je ne la verrai plus !... je me suis échappé avant la fin de la
cérémonie... j'étais !... et j'avais hâte de rejeter loin de moi
ce personnage odieux du frère et du tuteur !... Dieu merci, je
suis libre à présent !... oui, libre de la fuir pour jamais, de dire
adieu à cette demeure qui doit être la mienne, la nôtre !... in-
sensé que j'étais !... (Se tournant vers la porte à droite, et regardant
à l'extérieur.) Quand j'avais sans cesse sous les yeux cet enfant, je
pouvais concevoir de telles espérances !... Le ciel est juste, et

je dois le bénir dans ma misère : je n'ai pas du moins à me reprocher la mort de mon ancien camarade, et toi, pauvre enfant, je ne t'ai pas fait orphelin. *(Le motif de musique religieuse qu'on a entendu à la fin de l'acte précédent, est de nouveau exécuté en sourdine à l'orchestre. Stéphen va regarder à l'une des fenêtres.)* Les voilà qui sortent de la chapelle... Protégez-la, mon Dieu ! soutenez-la toujours quand je vais être loin d'elle, et, je vous en supplie, pour augmenter sa part de bonheur, donnez-lui la mienne. Allez !... c'en est fait, ils vont venir... et moi... moi... je souffre trop à rester ici... Partons ! partons ! *(Il marche en courant vers la porte du fond. Marie est entrée en courant aussi, et se trouve face à face avec lui. Il recule.)* Ah ! Marie !

SCÈNE II.

STÉPHEN, MARIE.

MARIE.

Où courez-vous donc, mon cher tuteur ?

STÉPHEN.

Moi !... je voulais...

MARIE.

Vous voulez nous quitter !... Oh ! je le sais bien, vous l'avez dit à ma sœur !... Nous quitter !... et vous avez pu croire que je le souffrirais !

STÉPHEN.

Mais il le faut bien.

MARIE.

Non pas...

STÉPHEN.

Si fait.

MARIE.

Jamais !

STÉPHEN.

Il le faut, te dis-je ! je ne suis pas obligé de recommencer ma vie ?

MARIE.

Tout seul ?

STÉPHEN.

Sans doute ! Pour moi, il n'y a plus rien au monde.

MARIE.

Rien !... Merci, mon tuteur... Je ne suis donc rien pour vous ? moi !

STÉPHEN.

Toi !... c'est vrai... pauvre fille ! dans ma douleur, je ne pensais pas à elle... je l'oubliais !

MARIE.

Et cependant, il me semble que vous vous devez à moi, aussi bien qu'à ma sœur.

STÉPHEN.

Certainement !... au fait, je ne peux pas t'abandonner...

MARIE.

Je le crois bien.

STÉPHEN.

Et cependant, il faut que je parte... Comment faire pour assurer ton sort, ton avenir ?

MARIE.

Où, comment faire pour improviser ça avant votre départ ?

STÉPHEN.

Le vrai moyen, le seul d'assurer l'avenir d'une jeune fille... c'est de la marier.

MARIE.

A moins d'en faire une religieuse.

STÉPHEN.

Oh ! par exemple !

MARIE.

Encore faudrait-il de la vocation, et je n'en ai pas du tout.

STÉPHEN.

Mais c'est le temps qui me manque pour te trouver un mari.

MARIE.

Qui sait ?... En cherchant ensemble.

STÉPHEN.

Ah ! tu crois ? Eh bien ! voyons... cherchons !

MARIE.

C'est cela, cherchons !

STÉPHEN.

Que dis-tu de Fritz, le meilleur de mes élèves ?

MARIE.

Y songez-vous ? il est trop laid.

STÉPHEN.

Et Warner ?... il est assez beau, celui-là !

MARIE.

Il l'est trop... et il dépense tant d'affection pour s'adorer lui-même qu'il n'en resterait plus pour sa femme.

STÉPHEN.

Gottlieb ?

MARIE.

Il est trop petit.

STÉPHEN.

Richard ?

MARIE.

Il est trop grand... D'ailleurs, tous ces messieurs sont trop jeunes pour moi... je suis folle, étourdie... il me faut un mari raisonnable.

STÉPHEN.

Raisonnable ! raisonnables ! si tu crois que ça se trouve comme ça !... ma pauvre Marie ! tu es bien heureuse... tu parles de raison... tu ne sais pas ce que c'est que l'amour.

MARIE, avec un soupir.

Oh ! si, je le sais !

STÉPHEN.

Ah ! bah !

MARIE.

Mais celui que j'aime ne pense pas à moi.

STÉPHEN.

C'est impossible !

MARIE.

Tiens, pourquoi donc ?

STÉPHEN.

Ou c'est un sot.

MARIE.

Non... oh ! non, Monsieur... ne dites pas cela.

STÉPHEN.

Oh ! tu le défends !... on juge toujours trop bien celui qu'on aime.

MARIE.

Non pas, je vous soutiens que c'est un homme de beaucoup de mérite.

STÉPHEN.

De mérite !... dans tous les cas, il est bien difficile, ce monsieur-là, avec son mérite ! Qu'est-ce qu'il demande ? que peut-il te manquer pour lui plaire ?

MARIE.

C'est vrai ! qu'est-ce qui me manque ?

STÉPHEN, la regardant.

Tu es gentille !

MARIE.

Dame !

STÉPHEN, avec une sorte de colère.

Je te dis que tu es très-gentille !

MARIE.

Ne vous fâchez pas, je veux bien vous croire.

STÉPHEN.

Et puis ce n'est pas tout : tu as de l'esprit, du cœur, une foule de qualités...

MARIE.

Tout ça... vous croyez ?

STÉPHEN.

Tu vois donc bien qu'il est impossible qu'il ne t'aime pas.

MARIE.

Et pourtant c'est comme cela.

STÉPHEN.

Eh bien ! je le verrai, moi, je lui parlerai...

MARIE.

Vous !

STÉPHEN.

Sans doute... Je vais aller le trouver à l'instant, à l'instant même, cet aveugle, ce fou qui n'a pas su apprécier la valeur d'un pareil trésor... et je le déciderai bien à t'épouser.

Il est certain que si vous y tenez absolument...

STÉPHEN.

Voyons, quel est-il ?

MARIE, à part.

Ah ! mon Dieu ! Je ne peux pourtant pas lui dire ça... en face.

STÉPHEN.

Eh bien !... son nom... dépêche-toi ! je n'ai pas de temps à perdre.

MARIE.

Ne vous fâchez pas... celui que j'aime... c'est... *(Elle est interrompue par la rentrée des deux maris.)*

SCÈNE III.

LES MÈRES, GEORGES, ALICE.

STÉPHEN.

Ciel ! Georges ! Alice ! *(Il fait un mouvement pour s'éloigner, la musique cesse.)*

GEORGES, allant à lui.

Stéphien, j'ai quelques notes d'affaires à écrire, quelques dispositions à prendre dans l'intérêt de la comtesse de Saldorff, et je dois les communiquer à son ami d'enfance... à son... tuteur. Ainsi, tu ne partiras pas sans avoir assuré de toutes les manières l'avenir de la pupille *(Regardant la pendule.)* Il est dix heures et demie... reviens, je t'en prie, quand onze heures sonneront... ce ne sera pas un trop grand sacrifice que de retarder ton départ d'une demi-heure !

STÉPHEN.

Soit ! une demi-heure. *(Il va se retirer sans penser à Marie.)*

MARIE, bas.

Eh bien ! voilà encore que vous m'oubliez.

STÉPHEN, bas.

Non, non, ma bonne Marie... Revenons au salon pour causer encor de ton mariage... ou si tu veux, je cours chez ton prétendu.

MARIE, bas.

Ne courez pas... en cherchant ensemble, je crois bien que nous finirons par le trouver. *(Elle sortent au fond, bras dessus, bras dessous. Alice qui, après son entrée en scène, était sortie par la porte de droite, reparait ici, et semble soupirer tristement à son enfant placé dans la chambre de droite, puis elle se retourne vers Georges, et le regarde avec effroi.)*

SCÈNE IV.

GEORGES, ALICE.

GEORGES, à part, en se tournant légèrement du côté où vient de sortir Stéphane.

Je fais ici le palmarès de tout le monde... allons ! il manquait à ma folie destinée l'étrange nuit de noces à laquelle je me condamne, le suis résolu. *(Il s'assied devant la table à droite, et se met à écrire.)*

ALICE, à elle-même.

Je le crois encore assez généreux pour me comprendre... *(Elle fait un pas vers lui, Georges la regarde avec étonnement, Alice s'arrête.)* Oeille toujours la même pâleur !... il est aussi triste que moi !

Résolu... toujours la plume à la main, mais cessant d'écrire. Résolu... et pourtant, ne pourrait-elle pas, par un suprême effort de clémence !...

ALICE.

Allons, il le faut !

GEORGES, se levant et laissant la plume.

C'est elle qui décidera... essayons ! *(Il remet le papier sur la table. Tous deux marchent ensemble l'un vers l'autre ; mais Alice recule avec frayeur en voyant Georges auprès d'elle. Il se rapproche encore davantage.)* Vous voulez me parler, madame ?

ALICE, s'éloignant encor de lui.

Monsieur... je vous en prie...

GEORGES.

Rassurez-vous, madame... je me tiendrai à distance !

ALICE.

Je vous en salue gré, monsieur le comte, et j'en appellerai à votre honneur pour vous adresser ma prière...

GEORGES.

Parlez, madame.

ALICE.

J'ai accepté pour ma fille ce nom que vous êtes venu loyalement lui rendre.

GEORGES.

Lui rendre !

ALICE.

Oui, monsieur... c'est son bien, son droit !... vous et moi, nous venons de remplir un devoir dont rien au monde ne pouvait nous affranchir... ma place est dans la retraite... près de ma fille, comme la vôtre est dans le monde... oui, monsieur le comte, vous n'avez jamais pu croire que ce mariage eût enchaîné votre existence à la mienne... et si, par respect humain, vous pensiez devoir partager cette demeure... je vous suppliais de ne pas vous imposer une telle contrainte, et de vous regarder comme libre, tout à fait libre !

GEORGES.

Je vous remercie, madame... votre cruauté a du moins

le mérite de la franchise... on prétend que le repentir est une seconde vertu, qui doit suffire pour vous faire pardonner toutes vos fautes... eh bien ! de toutes mes fautes, la seule dont je me sois repenti, est justement celle qui ne me sera jamais pardonnée, ni par le ciel, ni par les hommes... ni par vous, madame...

ALICE.

Moi, monsieur ? Et pourquoi cherchez-vous toujours de la haine ou de la colère dans mes paroles ? Vous adressez-je encore un seul reproche, quand c'est à votre honneur, entendez-vous, à votre honneur seul, que j'en appelle... pour vous demander comme une grâce...

GEORGES.

De renoncer à vous, n'est-ce pas ? vous serez satisfaite... Mon Dieu !... j'avais prévu vos desirs... et je croirais en vérité que nous étions nés pour nous entendre... car en une seule journée, nous avons été deux fois d'accord, pour le mariage... et pour la séparation.

ALICE.

La séparation !

GEORGES.

Tenez, ce sont là, précisément, ces notes d'affaires dont je parlais à Stéphane... *(Il montre la lettre qu'il a commencée d'écrire.)* Vous serez heureuse... et lui aussi !

ALICE.

Stéphien !... que voulez-vous dire, Monsieur ?

GEORGES, vivement et avec avertissement.

Ne l'aimez-vous pas ? le aimez-vous, Madame ?

ALICE.

Mais, Monsieur...

GEORGES.

Pourquoi ne pas continuer d'être franche avec moi ? *(Répétant expressément les paroles dites par Alice à Stéphane, à l'acte précédent.)* « N'oubliez pas, Stéphane, n'oubliez pas le sort de monsieur de Saldorff... sa vue me glace le cœur... elle est pour moi le plus horrible des supplices. »

ALICE, à elle-même.

Je ne me trompais pas !... il a tout entendu !

GEORGES, continuant et s'animant de plus en plus.

« Mais vous, Stéphane, séparé de moi et jamais oublié, vous garderez un souvenir, n'est-ce pas, à la pauvre Alice, qui de ce sera, mon ami, de songer à vous, de vous aimer et de vous bénir... »

ALICE.

Monsieur, Monsieur, vous êtes venu surprendre mes paroles, épier les aileux que j'adressais... que j'adresserais encore au protecteur de mon enfance, au plus noble, au plus généreux de tous les hommes.

GEORGES.

Enfin, vous l'aimez ?

ALICE.

Eh ! si je pouvais me séparer de lui sans jeter un regard en arrière, sans lui donner un serrement de main et une larme... je serais bien ingrate et je me mépriserais moi-même.

GEORGES.

Un seul mot, Madame... l'aimez-vous ?

ALICE.

Que vous importe, Monsieur ?

GEORGES.

C'est vrai !... que m'importe ? *(À lui-même.)* Au fait... et après la résolution que j'ai prise... quelle sottise idée de folie !... moi, jaloux ! allons donc ! je ne l'aime pas... je ne puis pas l'aimer, cette femme qui me déteste tant et jamais... c'est-à-dire que je l'adore, au contraire, que j'en suis fou, et c'est là ce qui m'irrite davantage !... oui, je trouve en elle un charme que je n'ai trouvé dans aucune autre... et quand je songe qu'elle est ma femme... *(Il marche vers elle en la regardant avec amour.)*

ALICE, reculant.

Monsieur... vous m'avez promis...

GEORGES, s'éloignant.

Ah ! c'est juste, Madame... à distance ! Allons, allons ! l'épreuve est faite... c'est une guerre à mort qu'elle m'a jurée, et son cœur est tout à Stéphane... Terminons vite, et le plus galement possible, la lettre que je lui adresse !... *(Écoulant de rire.)* Ah ! ah ! ah ! la dernière de mes bouffonneries !... *(Il retourne se mettre à la table, et il écrit très-vite, riant de temps en temps d'un rire forcé et presque nerveux, en regardant Alice qui, de son côté ne cesse d'avoir l'air fier sur lui.)*

ALICE, à elle-même.

Le voilà qui rit à présent en écrivant ces lignes qui doivent, il l'a dit, nous séparer pour toujours... C'est bien ! je le croyais malheureux... je me reprochais... il me donne de la force contre moi-même.

GEORGES, dérivant en riant toujours.

C'est cela ! c'est cela ! parbleu ! je suis content de moi !

ALICE.

Encore !

GEORGES.

Grande leçon pour la jeunesse ! exemple terrible et grotesque à la fois... Ah ! ah ! ah ! et dire que pendant une heure j'avais pris la vie au sérieux... Ah ! ah ! ah !

ALICE.

Toujours ! folle que j'étais, sa gâté me rassura... il n'y a rien dans son âme ! je ne veux plus même le regarder... *(Elle se retourne vivement, et fixe la porte à droite ouverte.)* Ah ! mon Dieu !... là ! je le vois encore ! je le vois toujours !

GEORGES. *(Il a terminé sa lettre, mis le papier sous enveloppe, écrit l'adresse et coché.)*

Ah ! j'oubliais... rendons à César... *(Il tire une bague de son doigt et la pose sur le papier.)* Tout est fini ! *(Il se lève, regarde la pendule et dit à Alice) :* Dans un quart d'heure, Madame, Stéphane va revenir, soyez assez bonne pour lui faire remarquer seulement que ces lignes sont à son adresse... et moi, je serai loin de vous deux.

ALICE.

Sans l'avoir revu ?

GEORGES, affectant toujours beaucoup de gaieté.

Sans l'avoir revu... Des adieux !... de vaines paroles... Qui sait ? un regret peut-être, un retour sur notre ancienne amitié... l'ami ! quelle plaisanterie !... Non, je veux éviter tout cela... Voyez, je suis parvenu même à dominer le chagrin trop naturel que je dois éprouver à vous quitter...

ALICE.

Oh ! je vous crois... Vous êtes tout à fait maître de vous, Monsieur...

GEORGES, riant encore.

Tout à fait... il le faut bien... Adieu, Madame...

ALICE.

Adieu, Monsieur...

GEORGES.

Pour toujours !

ALICE.

Pour toujours ! *(Georges s'efforce encore de sourire et marche vivement vers le fond, puis il s'arrête et ses yeux se retournent vers la porte à droite. Alice, qui vient d'effacer la même gâté en lui disant adieu, cesse un instant de le voir.)*

ALICE, à elle-même.

Allons, sa gâté ne s'est pas démentie ! Il veut que moi aussi, je sois tout à fait heureuse de son départ. *(Elle se retourne et la voit immobile à quelque distance de la porte à droite.)* Qu'attendez-vous, Monsieur ?

GEORGES.

Rien... rien... Madame... je me suis dit que je sortirais d'ici le plus joyeusement possible... en riant même...

ALICE.

Eh bien ?

GEORGES.

Eh bien ! comme je veux être sûr de me tenir parole, je fais tous mes efforts pour ne pas rentrer dans cette chambre.

ALICE.

Ah ! près d'elle...

GEORGES.

Je ne le veux pas... non, je ne le veux pas... *(En disant ces mots elle veut s'élancer par les fenêtres, lorsqu'il essai encore de venir, il entre dans la chambre voisine.)*

SCÈNE V.

ALICE, seule. Elle le suit et demeure à deux pas de la chambre, à droite, regardant au dehors.

Grand bien ! il n'est plus le même !... Il pleure ! il pleure devant elle... lui ! lui, qui riait aux éclats tout à l'heure en écrivant cette lettre... Cette lettre !... *(Elle marche vers la table où est la lettre.)* Que peut-elle renfermer ? *(Lisant la suscription.)* « A mon ami Stéphane Muller... » C'est à lui qu'il s'adresse... et cependant... qu'est-ce que cela ? une bague ! *(Elle la prend.)* Ah ! je la reconnais !... Mais que peut donc renfermer cette lettre ? *(Elle regarde de nouveau au dehors.)* Encore ! encore des larmes !... il embrasse avec amour, avec désespoir les mains de son enfant !... il tombe à genoux devant son berceau !... à genoux, lui !... Mais, mon Dieu ! mon Dieu ! que peut donc

renfermer cette lettre ? *(Elle est revenue à la table et a repris le papier.)* Stéphane !... Mais ce qu'il y a d'écrit là, nous concerne l'un et l'autre... mais il pleure, lui ! mais il demande grâce à sa fille... Ah ! Stéphane me pardonnera de ne l'avoir pas attendu... Lisons !... « Bien touché, Stéphane le maître d'écriture » doit être tierce de son élève... Tu me frappes droit au cœur aujourd'hui, et bien plus sûrement qu'autrefois... car elle ne m'aimera jamais, et elle t'aimait... Eh bien, je m'avoue vaincu... Reprends l'anneau de la mère, Stéphane, cet anneau que j'avais honteusement volé... Bientôt tu pourras le rendre à celle qui t'aima, à ta fiancée, à la veuve du comte de Sal-dorff !... » *(A ce mot, Alice va se placer au milieu du théâtre, regarde encore avec émotion dans la chambre à droite, puis achève rapidement les dernières lignes de la lettre.)* Soyez heureux !... « Oubliez-moi... je vous recommande à tous deux ma pauvre » fille... » *(Elle, Georges sort désespéré de la chambre à droite et marche vers la porte du fond, mais Alice est sur le seuil et le retient du geste.)*

SCÈNE VI.

ALICE, GEORGES.

ALICE.

Arrêtez, Monsieur... vous ne sortirez pas !

GEORGES.

Madame !

ALICE.

Non, Monsieur ! vous êtes père, vous aimez votre enfant, et vous songez encore à mourir ! *(Elle lui présente la lettre.)*

GEORGES.

Quoi ! vous avez lu ?

ALICE.

Reprennez cette lettre, Monsieur... déchirez-la... déchirez-la, vous dis-je... moi, sa mère, elle !... moi, qui vous ai vu pleurer en embrassant votre fille... moi qui vous ai vu tomber à genoux pour lui demander grâce, quand vous eussiez rougi, d'est-ce pas ? de l'obtenir de moi-même... eh bien ! je vous pardonne et pour elle et pour moi ! je vous pardonne et je vous défends de sortir d'ici... je vous défends de mourir !

GEORGES.

Venez ! vous, Madame !... songez-y bien ! ce pardon généreux ne suffit plus maintenant pour me forcer à vivre... votre élémence, je la repousse, si votre amour appartient à un autre.

ALICE.

Un autre !... non, Monsieur... non, je n'aime personne !

GEORGES.

Personne !

ALICE.

Non, je vous le jure par elle... par notre enfant !

GEORGES.

Je vous crois... mais un serment... un autre encore !

ALICE.

Lequel ?

GEORGES.

De m'aimer un jour, quand je vous aurai prouvé que j'en suis tout à fait digne.

ALICE.

Oh ! ce serment-là... je ne le ferai pas.

GEORGES.

Pourquoi ?

ALICE.

Non, je ne puis le faire...

GEORGES.

Le motif... au nom du ciel ! répondez-moi, Madame, en vous tenez rien fait pour m'enchaîner à la vie.

ALICE.

Eh bien ! je ne puis jurer que je vous aimerai...

GEORGES.

Pourquoi ?

ALICE.

Parce que j'ai peur de vous aimer déjà...

GEORGES, avec joie.

Grands dieux...

ALICE.

Oui, j'en ai peur... En lisant cette lettre d'adieu... j'ai frémi... *(montrant la droite)* non-seulement pour elle, mais pour vous, Monsieur, mais pour moi-même, et je... va clair dans mon cœur, j'étais épouse avant que j'étais mère !... et je comprends... qu'est-ce que cela ? une bague ! *(Elle la prend.)* Ah ! je la reconnais !... Mais que peut donc renfermer cette lettre ? *(Elle regarde de nouveau au dehors.)* Encore ! encore des larmes !... il embrasse avec amour, avec désespoir les mains de son enfant !... il tombe à genoux devant son berceau !... à genoux, lui !... Mais, mon Dieu ! mon Dieu ! que peut donc

GEORGES.

Eh bien ?

ALICE.

J'aimais son père !

GEORGES, avec un cri de joie.

Ah! chère Alice!... (Il tombe à ses genoux et lui baise les mains avec transport. Onze heures sonnent à la pendule. Stephen et Marie rentrent au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, STÉPHEN, MARIE.

GEORGES et ALICE, ensemble.

Stéphen! (Ils s'éloignent l'un de l'autre avec confusion.)

ALICE.

Mon ami!

GEORGES.

Pardonne-moi!

STÉPHEN.

Te pardonner! quoi donc? d'aimer ta femme!... mais je te l'ordonne, au contraire... et si jamais tu pouvais y manquer, je vendrais encore le chercher querelle.

GEORGES.

Oh! je ne t'y exposerai pas!

STÉPHEN.

A la bonne heure! (Il lui donne la main.)

ALICE, d'un air suppléant, à Stéphen.

Mais vous ne parlez pas encore, n'est-ce pas, mon ami?

STÉPHEN.

Est-ce que je le puis? Et le baptême?...

ALICE et GEORGES, avec joie.

Le baptême!

MARIE.

Impossible!... Et l'article 2... (Elle lui remet le petit livre.) Là, au bas de la page...

STÉPHEN, parcourant le livre.

L'article 2... « Il est défendu à un parrain d'épouser sa com-
« mère!... » Ah! c'est juste! Eh bien! mon enfant, nous achè-
terons des dépenses!...

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Des dépenses!

GEORGES.

Je comprends... dans un an, ce sera mon tour d'être parrain.

76555

Le d'Invent: 1391

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. ALEX. DUMAS, BALZAC, EUG. SÖE, SCHRE, FRÉD. SOULIÉ, J. SANDRAU, BAYARD, LOCKMOT, DEMANON, ANICET BOURGEOIS, LÉON GOZLAN, MARC-FOURNIER, MILESTYLL, DUYET et LAUTANON, DENNEY, PAUL FÉVAL, FÉLIX PIAT, BOUCHARDY, LAIBICHE et MARC-MICHEL, ROSIER, MICHEL MASSON, MÉRY, DE SAINT-GEORGES, JULES DE PRÉMARAT, HENRI MURGER, AUGUSTIN MAURY, EM. SOUVETSTE, FRÉD. DUCHE, COGNARD FRÈRES, ANDRÉ ACHARD, LÉON GUILLAUD, N. BARRIÈRE, A. DEBOUCHELLE, MICHEL CARRÉ, JULES BARRIER, CH. DESNOTER, ALPH. ROYER, GUST. VAZ, A. LEFRANC, DELACOUR, ETC., ETC.

20 centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par semaine.

CHACQUE PIÈCE, 30 CENTIMES. — CHACQUE SÉRIE COMPOSÉE DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

1 ^{re} Série. — Prix : 1 franc.	2 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	11 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	16 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	21 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.
Le Châtelain de Perles. 30	La Fie de Bédouin. 40	Les Nuits de la Rome. 40	La Médiane. 40	Les Couqueux. 40
Le Cœur de la Grèce. 40	Graciosa. 40	Un Garçon de chez Vercy. 40	La Tour. 40	Un M. qu'on s'attendait pas. 40
Trois dans un verre d'eau. 40	La Chambre rouge. 40	Un Châpeau de Paille d'Italie. 40	Les Amants. 40	Bertram le Malin. 40
Le Merveilleux. 40	Un Jeune Homme prout. 40	L'Œuvre d'Art. 40	Marianne. 40	L'Amour au Daguerrotypage. 40
Paix de France sous l'œil. 40	Le Docteur noir. 40	Chaque au Lait. 40	Une Charge de comédie. 40	Irène ou le Magnétisme. 40
2 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	7 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	12 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	17 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	22 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.
Prosa Rosa, trois Dames. 40	Mariva et Boudoir. 40	Berlin le Flamand. 40	Les Confessions de la Vie. 40	Les Mystères de Londres. 40
Les Martiens. 40	Les Deux Sonnettes. 40	La Mort qui s'en va à la mort. 40	Un vieux Monsieur. 40	Le Lait dans la Voiture. 40
La Femme de l'Amour. 40	Les Mystères du Carnaval. 40	Le Triumphant d'un Garçon. 40	Les Burgers des Alpes. 40	Un Homme enroulé deux fois. 40
Le Chevalier de Maison-Rouge. 40	Croquis-Paul. 40	Le Châpeau Blanc. 40	Les Passagers de la Calédonie. 40	La Forêt de Senard. 40
L'Hôtel vert. 40	Le Docteur noir. 40	L'Amour pris aux cheveux. 40	Les Amants de l'Indochine. 40	
3 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	8 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	13 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	18 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	23 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.
Souvenirs d'Enfance. 40	Batelle de Dames. 40	Le Coeur de la Grèce. 40	Les Sept Merveilles du Monde. 40	Castilla. 40
France. 40	La Fatale de Bretagne. 40	Par les Fenêtres. 40	Un Coup de vent. 40	Le Voleur de dentelle. 40
Clairons d'Armée. 40	La Femme de l'Amour. 40	Le Roi de Rome. 40	Notre-Dame de Paris. 40	Les Fureurs de l'Amour. 40
La Rose Margot. 40	Paris qui dort. 40	Un Mouton qui suit les Français. 40	Les Amants de l'Indochine. 40	Les Fables érotiques. 40
Jeux de l'Enfance. 40	Paris qui s'enfile. 40	La Terre promise. 40	Le Châpeau des Sept Tours. 40	
4 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	9 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	14 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	19 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	24 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.
La Folie, l'Épave, et la Charité. 40	Indigence et Amour. 40	Les Sept Fiches capitales. 40	Les Mystères de l'Édit. 40	Les Contes de Souverain. 40
Le Roi du Procès-verbal. 40	Le Marché de la Route d'enfant. 40	La Tête de Martin. 40	Un Vagabond d'une jeune Femme. 40	Épique et le Bonnet. 40
Honneur. 40	Grand Bonheur. 40	Le Sogé et le Fou. 40	Le Cœur et la Dot. 40	Les Fables érotiques. 40
Le Lait d'homme. 40	John et Nanette. 40	Un Mouton qui suit les Français. 40	Un Mouton qui suit les Français. 40	
Horreurs de l'Épave. 40	Le Collier de Perles. 40	Un Mouton qui suit les Français. 40	Le Cœur et la Dot. 40	
5 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	10 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	15 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	20 ^{de} Série. — Prix : 1 franc.	
Le Fils du Diable. 40	Le Bourgeois de Paris. 40	Les Quatre fils Aymon. 40	Les sept Merveilles du N. 7. 40	
Un Droit sous Louis XV. 40	Comtesse de Saint-Genève. 40	Un grand Coup de Cœur. 40	Les Sept Merveilles du N. 7. 40	
Le Livre arabe. 40	Quatre fils Aymon. 40	Un grand Coup de Cœur. 40	L'Ami François. 40	
Midi à quatre heures. 40	Mariva Simon. 40	Bouquillon. 40	Les Sept Merveilles du N. 7. 40	
Le Petit Pédale. 40	La Famille Polonoise. 40	Un Nuit d'Opéra. 40	Atala. 40	
			La Nuit du Vendredi-Saint. 40	

UNE LIVRAISON
par semaine.

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE.

UNE SÉRIE
tous les quinze jours.

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de LAMARTINE, ALEXANDRE DUMAS, de BALZAC, JULES JANIN, Eugène SUE, Émile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDRAU, MÉRY, ALPHONSE KARR, LÉON GOZLAN, FÉLIX PIAT, Émile SOUVETSTE, SCHRE, PAUL FÉVAL, Louis DESNOTER, Emmanuel GONZALEZ, Marc FOURNIER, SAINTINE, MICHEL MASSON, Émile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS.	Impressions de Voyage.	Les Enfants de l'Amour. 90	L.-B. SAINTINE.
Les Trois Mousquetaires. 1 vol. 1 50	— Suisse. 2 vol. 2	La Bonne Aventure. 1 vol. 1 50	Une Maitresse de Louis XIII. 1 vol. 1 50
Vingt ans après. 2	— Vols de la France. 1 10	L'Insulteur. 90	
Le Vicomte de Bragelonne. 4 50	— Un an de Florence. 90	MARCO DE SAINT-HILAIRE.	
Le Chevalier de Maison-Rouge. 1 10	— Le Corricolo. 1 50	Une Veuve de la Grande Armée. 90	
Le Comte de Monte-Cristo. 3 60	— La Villa Palmier. 90	ALPHONSE KARR.	
La Reine Margot. 1 50	— Le Spéromare. 1 30	Tous les Titillés. 90	
La Dame de Monsoreau. 2 30	— Le Capitaine Aréna. 90	Fort en Thème. 70	
Amour. 90	— Les Bords du Rhin. 1 10	FRÉDÉRIC SOULIÉ.	
Les Frères Cornou. 90	— 15 jours au Sénégal. 90	Les Lion amoureux. 30	
Les Deux Diane. 2	— La Tulipe noire. 70	Heva. 50	
Le Maître d'armes. 90	— La Colombe. 50	La Floride. 70	
Le Bâtard de Montécal. 1 80	— Ange Pilou. 1 80	La Guerre du Nizam. 1	
La Grotte des Fous. 1 50	— Pascal Brune. 50	LOUIS DESNOTER.	
Mémoires d'un Médecin. 1 50	— On l'arche. 30	Aventures de Robert-Robert. 1 30	
Bolzano. 3 60	EUGÈNE SUE.	LÉON GOZLAN.	
Georges. 90	Les Sept Péchés capitaux. 5	Les Nuits de Picro-Loche. 1 10	
Une Fille du Régent. 1 10	Chaque ouvrage se vend séparément.	Le Médecin du Poey. 2 30	
Cécile. 70	L'Orgueil. 1 50		
Styvière. 90	L'Envie. 90		
Charles-François. 90	La Colère. 70		
Le Chevalier d'Harnment. 1 10	La Luxure. 70		
Isabel de Bavière. 1 10	La Paresse. 50		
Acté. 70	L'Avare. 50		
	La Gourmandise. 50		